

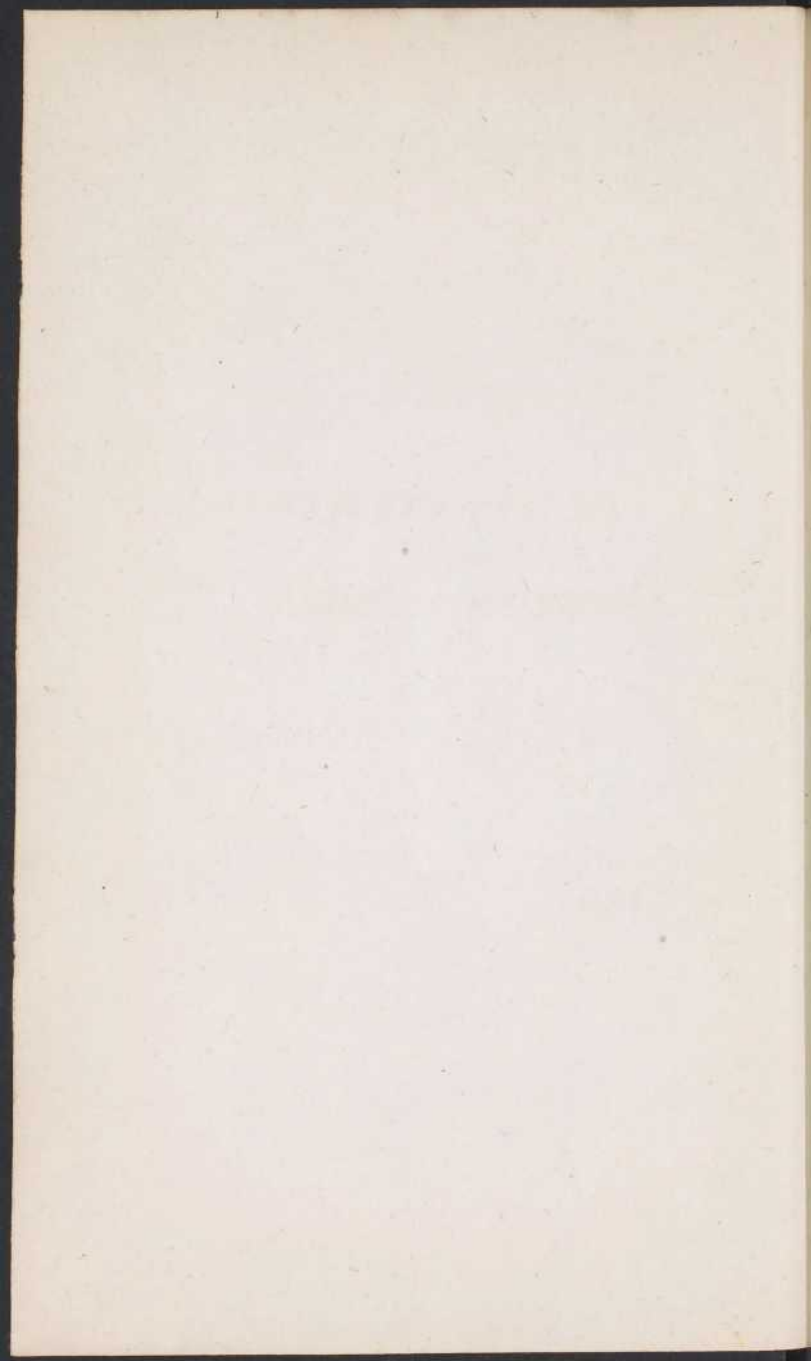


Bibliothèque Nationale du Québec









LA VIE AVENTUREUSE
DE
JACQUES LABRIE

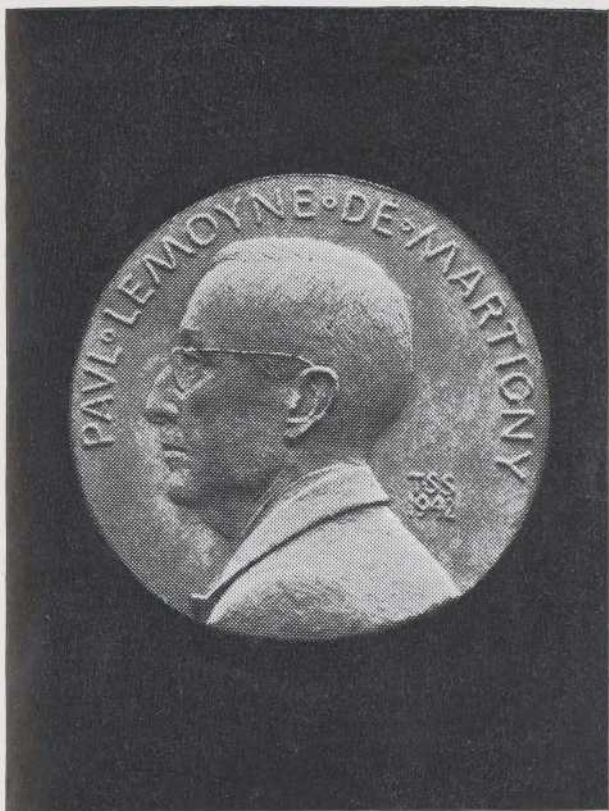
DU MEME AUTEUR

Mémoires d'un Reporter (Prix David)
L'Envers de la Guerre.

A paraître prochainement

Les mémoires d'un garnement.

En préparation
Quelques Histoires.



Médailon de THEODORE SPICER-SIMPSON



PAUL DE MARTIGNY

**La Vie Aventureuse
de Jacques Labrie**

24339

Les éditions FERNAND PILON

750, RUE BEAUBIEN,
MONTRÉAL, CANADA

PS

9526

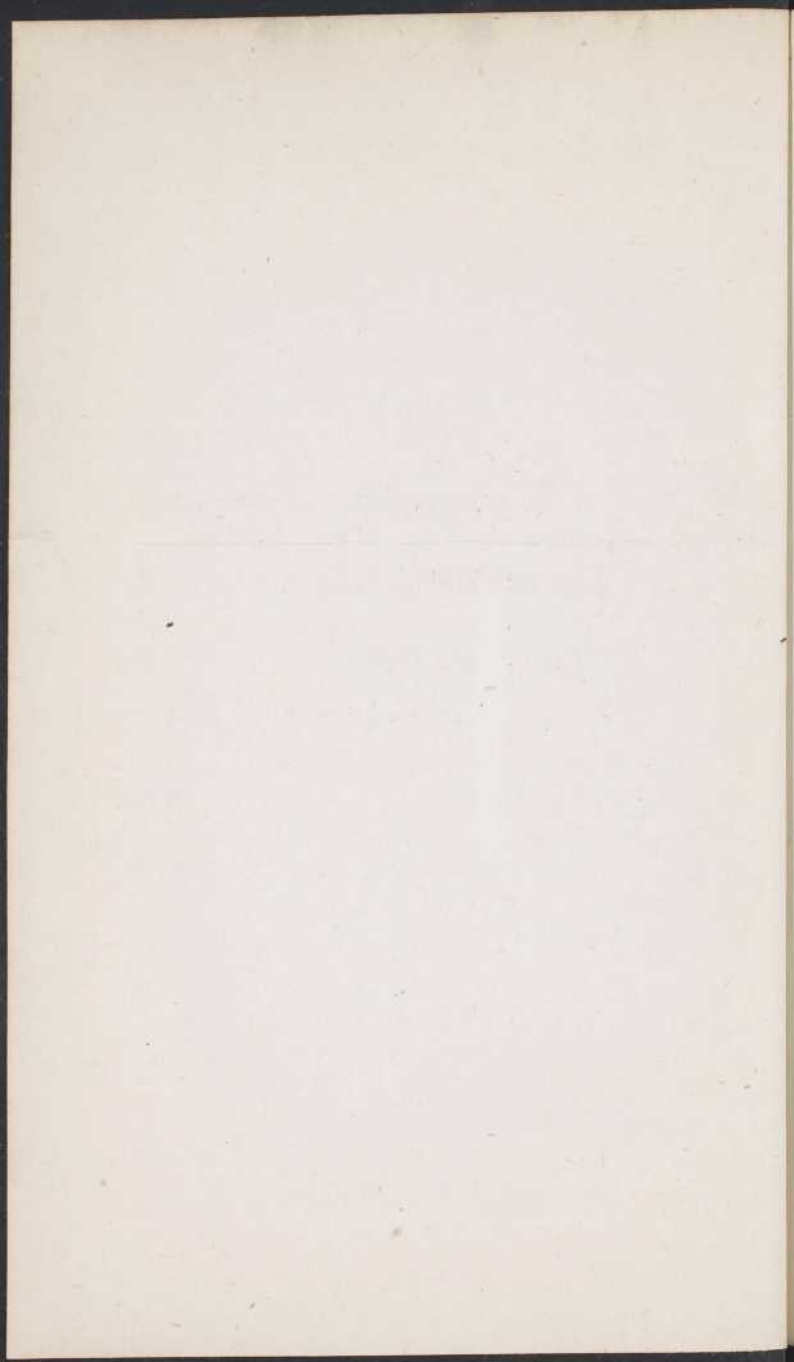
A86 V53

1945

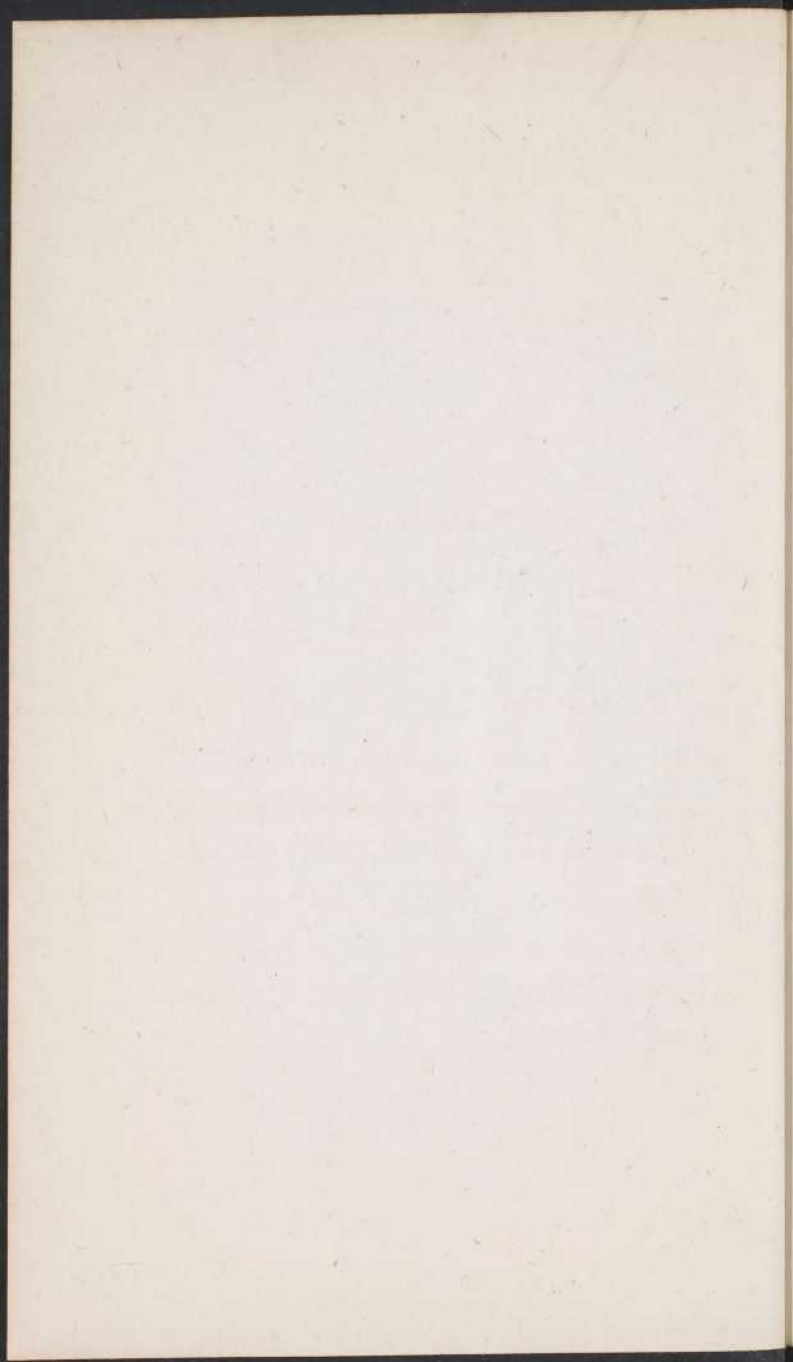
*A Marie-Jeanne ma femme, j'offre ces quelques
histoires tirées de la vie et que je lui dois d'avoir
écrites.*

Paul de Martigny

Montréal, novembre 1945



LA DOMPTEUSE



LA DOMPTEUSE

Dans le va-et-vient silencieux des garçons au pas rapide et feutré, le murmure discret des verres et des assiettes, les arrivées et les départs de clients, le maëstro, de son archet sentimental, faisait pleurer la Sénétrade de Toselli. C'était chez Paillard, cadre de luxe assourdi et lourd, où se rencontrent les riches fêtards de tous les pays.

Le prince de Galles étant à Paris depuis quelques jours, par devoir professionnel, nous dinions chaque soir dans le grand restaurant du boulevard des Italiens. Nous étions là toute une bande composée des as du reportage: Jim Carpenter, du *New York Times*; Georges Dupuis, du *Matin*; Jack London, du *Journal*; Gaston Danthess, du *Petit Parisien*. Enfin il y avait moi, admis dans ce cénacle je ne sais trop pourquoi.

Nous en étions à cette phase heureuse des repas où, le premier appétit gloutonnement apaisé, on apprécie dans le recueillement convenable, la qualité de ce que l'on mange. Le sommelier en gilet à manches de lustrine, à mi-voix, faisait à chaque convive sa confidence:

—Hospice de Beaune 1911?

—La Bataillère 1904, Clos Vougeot 95?

Après la sole dieppoise et le Château Yquem, apparaissait le filet-madère, gloire de la maison. Le bourgogne, beau grenat liquide, coulait dans les verres. La conversation devenait générale, débonnaire, heureuse.

*

* *

La déformation de métier dont chaque homme est marqué, se manifeste en chacun de ses gestes, en chacune de ses paroles. Le reporter ne perd jamais son flair spécial. Instinctivement, comme un chien de chasse à l'approche du gibier, il dresse l'oreille, dès qu'il frôle quelque mystère. C'est ainsi qu'au lieu d'observer le prince, de noter ses attitudes, nous tournions la tête vers une table voisine où dînait seule,

chaque soir depuis une semaine, une jeune femme dont la lourde torsade noire tombait sur une nuque éblouissante. Nous l'avions remarquée d'abord, observée ensuite, et nos manoeuvres sournoises ne nous avaient rien appris, si ce n'est qu'elle était Anglaise.

C'était une de ces brunes qui évoquent les femmes aux yeux de violette que chantent à travers les siècles les poètes de l'Hellade. De cette race anglo-saxonne où l'on retrouve de nombreux types grecs parfaitement purs, elle avait le charme particulier. C'était une de ces sportives dont la marche est une symphonie de mouvements, dont la danse est une suite d'attitudes d'élégance parfaite. Elle était de celles qui courent avec la grâce de Diane Chasseresse et dont la beauté, en quelque sorte animale, est

la résultante d'un bel équilibre physique, d'un parfait fonctionnement de l'organisme. Gaies, vivantes, vigoureuses, très allantes, ces femmes se révèlent, à qui les connaît, incomparables par leur rire frais, leur bel appétit, leur joie de vivre.

Cette femme qui nous intéressait avait au cou et dans les cheveux des chaînes d'or, et aux poignets des gourmettes à triple rang, faites de pépites reliées l'une à l'autre par un simple anneau. Sa châtelaine, très longue, se terminait par un cabochon d'or vierge de la grosseur d'une noix. La chaîne qui s'enroulait dans la masse somptueuse de ses cheveux noirs faisait deux fois le tour de sa tête au pur profil antique. Sans les diamants et surtout sans les émeraudes qui eussent fait ressortir le bleu profond de ses grands yeux, sa beauté, du fait de ses bijoux

lourds et barbares, prenait un caractère étrange. Elle évoquait l'esclave enchaînée d'or de quelque potentat riche, farouche et sauvage.

D'où venait cette femme, dont le luxe primitif, fait de fourrures et de métal, nous intriguait?

De quel pays arrivait-elle et de quelles aventures son destin était-il fait?

Nul d'entre nous le pouvait dire. Dans ce monde hétéroclite du grand restaurant parisien, il ne se trouvait personne qui connût son passé.

*

* *

Nous avions observé que chaque soir, sur sa robe très simple, fourreau de peau de soie ou de satin portant la signature de l'un des maîtres

de la couture, elle avait une fourrure nouvelle et que chacune représentait une fortune.

Comme elle entrait, drapée dans un ample et très long manteau noir, nous vîmes Grünbach, le fourreur de l'avenue de l'Opéra, la toiser en connaisseur, puis s'exclamer :

—Du "seal". Du "seal" véritable et du plus beau qui soit. En "seal" également son bonnet napolitain, dont le gland est une pépite d'or de la grosseur d'un oeuf de pigeon.

Se tournant de mon côté, il s'écriait :

—Avez-vous vu sa Rolls-Royce gris-perle?

—Avez-vous vu son chauffeur et son valet de pied?

—Non? Eh bien je vous assure qu'ils valent qu'on se dérange. L'un et l'autre sont vêtus de

phoques. Leur bonnet et jusqu'à leurs hautes bottes, leurs "bottes françaises", sont en "loup-marin d'esprit", comme on dit au Labrador. Bonnets et bottes sont de ce phoque gris d'acier moucheté de noir, dont la fourrure a le reflet verdâtre de la mer Arctique.

Puis, s'adressant à lui-même, il soliqua:

—Ce "loup-marin", une spécialité du Canada qu'il faudra pourtant mettre à la mode à Paris... C'est bien la fourrure idéale pour nos hivers brumeux, à la froide humidité pénétrante.

Tout à coup, se ravisant, il s'adressait à Georges Dupuis:

—Et si vous êtes quelque peu curieux de votre naturel, vous jetterez un coup d'oeil à l'intérieur du salon roulant de notre belle inconnue. Vous y verrez un couple de chiens esquimaux

authentiques, et trois peaux de loutre de mer, dont chacune vaut plus de cent mille francs.

—Vraiment?

—Des peaux de loutre de mer j'en ai vu, en tout et pour tout, trois dans ma vie. Et je n'affirmerais pas qu'elles fussent aussi belles que celles-ci. Ce sont en effet des loutres argentées d'au moins douze pieds, devant lesquelles Révillon lui-même aurait la respiration coupée. Lorsqu'elle s'enroule dans ses loutres, notre belle énigme britannique peut dormir, sans craindre le froid, par cinquante degré sous zéro.

—Grünbach, mon ami, vous me mettez l'eau à la bouche, dit Jack London, l'as des reportages aventureux.

—Et moi, repartit le grand fourreur, j'en perds, si je puis dire, le boire et le manger. Tan-

dis que vous vous intéressez surtout à la femme dont je reconnais la beauté très réelle et le charme étrange; tandis que vous vous échauffez l'imagination sur le mystère qui momentanément l'entoure, je m'intéresse, moi, à ses fourrures. Je viens ici tous les soirs et je ne lui ai pas encore vu la même. Chose singulière, ce sont toutes des fourrures du Canada.

—Et comment le savez-vous, Sherlock des Animaux?

—Mon vieux Jack, il n'y a pas à s'y tromper. Les fourrures du Canada sont aussi faciles à reconnaître que le loup blanc. Elles ont un moëlleux, un brillant particuliers. La peau canadienne est souple, sa fourrure est épaisse et possède la douceur du duvet. Par les basses températures elle prend un reflet métallique, elle acquiert

une odeur spéciale qui ne se perd jamais. Et puis, il y a aussi le procédé de préparation, la manière de "passer" la peau, comme on dit là-bas. Chose curieuse, aucun de nos procédés ne donne d'aussi beaux résultats que celui des Indiens. C'est un des secrets qu'ils gardent jalousement, un de ceux que nous ne connaissons peut-être jamais. La peau "passée" par les Indiens a la souplesse de la peau de chamois. Légèrement teintée de jaune, elle a son odeur particulière, comme le cuir de Russie a la sienne. Ce parfum nous n'en connaissons pas non plus la recette.

Je parierais que les fourrures de notre belle inconnue ont été préparées par des Peaux Rouges. Je ne les ai pas touchées, je ne les ai pas senties: il m'a suffi de les voir.

Je lui vis un soir un manteau de vison. Il était fait de ces incomparables peaux du lac Saint-Jean, épaisses, soyeuses, de ce brun moëlleux inimitable, avec, au milieu, cette raie plus foncée dont le dégradé est impossible à reproduire. Un autre soir, je l'ai vue dans un manteau de castor dont la fourrure était à proprement parler une merveille. De ma vie, je n'ai vu des peaux aussi bien assorties. Pour l'oeil le plus exercé, il n'y avait pas entre elles de différence appréciable de teinte. L'épaisseur de la fourrure, la dimension des peaux, révélaient que les bêtes en pleine force avaient été tuées à la bonne période de l'année, enfin qu'elles provenaient du Labrador. Pour composer un manteau pareil, pour assortir les peaux de si parfaite façon, il ne faut pas venir à Paris. Je la vis encore dans un

manteau de martre d'Hudson, de ces admirables peaux que l'on appelle zibeline lorsqu'elles nous arrivent de Russie. Je lui ai vu sur les épaules des renards argentés, des pékans foncés, des renards noirs dignes d'impératrices et que seules, de nos jours, les milliardaires américaines peuvent se permettre de porter. Ces peaux provenaient de bêtes géantes, abattues à proximité du cercle polaire.

Je vous garantis que son fourreur s'y connaît, à la belle Anglaise, et qu'il connaît surtout une source d'approvisionnement que nous ignorons à Paris.

Ceci étant dit, je fais mes réserves sur le style et sur la coupe de ses manteaux et de ses écharpes. Cela sent d'une lieue le "English style". C'est dur et c'est raide. Cela donne l'impression

d'être établi en vue du froid, d'être utile, quoi. Au lieu d'engoncer la femme, de lui donner l'air "paquet", la fourrure façonnée à Paris épouse au contraire ses formes, les met en valeur. Elle fait ressortir le charme spirituel de la Parisienne, sa beauté délicate de fleur de serre.

Jim Carpenter, ventriloque virtuose, comme il s'intitule modestement, se fit entendre d'une voix qui sembla d'abord sortir de sous la table, puis tomber du plafond:

—Si des fois que monsieur voudrait débiter le chic anglais, il faudrait avertir ces messieurs qui s'habillent à Londres...

Ce fut un éclat de rire général.

*

* *

Avec le dessert, la gaieté blonde du champagne pétillait dans les flûtes. Je m'entendis inter-

pellier de cette extraordinaire façon qu'ont les Américains de moduler sur trois notes traînantes l'unique syllable de mon prénom:

—Pâ-ho-oll! Hello-oh, Pâ-ho-oll!

Avant même d'avoir tourné la tête, je savais à n'en pas douter que cette voix canardante annonçait la présence de mon ami Jacques Labrie, le roi des reporters canadiens.

—Jour, vieux. Depuis quand à Paris? lui dis-je, en mettant dans ma voix toute la froideur, tout le flegme d'usage, lorsque l'on cause avec un homme du Nouveau-Monde.

—Demi-heure: spécial de la Transat.

Jacques Labrie, à son habitude, s'exprimait en style télégraphique.

—Je crève de faim: gosier sec comme les Etats-Unis dont j'arrive, ajouta-t-il.

—Donnez-loui tout de souite à boâr, père, déclama Jim Carpenter, dont l'accent, décidément, remontait avec le champagne.

—Oui, de suite, reprit Labrie, si vous ne voulez pas que, cédant aux redoutables instincts de mes grands ancêtres, je ne vous dévore une oreille toute crue.

Impeccable en son smoking de bonne coupe américaine, pâle et blond, il avait l'air d'un gosse malingre ayant vieilli sans grandir. Les pieds tournés en dedans qu'il levait très haut, comme pour éviter les troncs d'arbre tombés dans la forêt, il s'avançait vers le garçon ahuri du pays sautillant de l'Indien en faisant claquer ses dents comme des castagnettes...

*

*

*

L'orchestre préludait à un "jazz" et aussitôt se déroula la scène la plus inattendue. Labrie qui allait prendre place à table, recula de trois pas et entama, avec une fantaisie, une verve étourdissante, une de ces gagues, un de ces "clogg dance" frénétiques et cocasses, que les seuls Yankees savent vraiment danser. Les bras ballants, selon toute apparence retenus aux épaules par de simples ficelles, il se démenait comme un possédé. Sa figure exprimait tour à tour la préoccupation du profond calculateur, une douce hilarité, un vif étonnement, ce qui donnait à penser que sa tête ne participait pas à la frénésie dégingandée dont ses jambes en caoutchouc étaient prises. De façon imprévue, elles s'immobilisèrent tout à coup. Prenant alors une expression de colère concentrée, les mains

crispées au bout de ses bras entr'ouverts, il se mit en marche d'un pas d'automate, en chantant d'une voix râlante de rage la dernière romance américaine en vogue, délicieusement sentimentale: "Dreaming, Dreaming."

L'effet de cette extraordinaire mimique, en discordance avec les paroles de la romance, fut tel que les carreaux en tremblèrent. Ma foi, Son Altesse fit comme tout le monde: Elle applaudit à tout rompre. Comme les poules de luxe se perchaient sur leurs chaises, Elle monta sur la sienne, pour mieux apercevoir Jacques Labrie qui, par sauts et par bonds, comme un pantin au bout d'un élastique, regagnait maintenant sa place à table.

*

* *

Je compris que tout cela pouvait mal finir, mon ami Canadien étant sûrement ivre, ivre à froid, comme le sont les gens des pays de glace. Tout ce remue-ménage, en effet, n'avait pas fait monter le sang à ses joues qui, de blanches, étaient devenues blafardes. Tandis que le garçon encore pris de fou-rire s'empressait à le servir, Labrie heurta, du bout de sa manche gauche, un verre qui roula sur la nappe. Or, j'entendis le bruit de *deux chocs*: celui de la manche sur le verre, puis celui du verre sur la nappe. Je me rappelai que, comme son ami Fil-de-Fer et tous ceux de sa bande, Labrie portait dans une poche secrète, dissimulée dans sa manche gauche et qu'un bouton à pression fermait, un couteau dont il savait, à l'occasion, sinistrement jouer. Je me remémorai certaine aventure

restée brumeuse, datant de son premier passage en coup de vent à Paris. Un sergot du "Sébas-to", trouvé à l'aube par des collègues, en apparence paisiblement assoupi sur un banc du boulevard, mais déjà froid, avec un couteau catalan dans le ventre. Le lendemain, chargé de suivre l'affaire qui passionnait tout Paris, je constatais que l'arme du crime ressemblait étrangement au couteau que Labrie portait toujours. C'est pourquoi je lui conseillais aussitôt de prendre le premier train de Londres.

Labrie, qui a du tact, n'insista pas et partit en douce le soir même. De là datait notre amitié, resserrée à chacun de ses passages en trombe à Paris.

*

*

*

Chaque fois c'était la "bombe", commencée chez Paillard, terminée dans les plus sinistres bals-musettes de la Goutte-d'Or. Pour les aminches, claques-patins, camelots et francs mectons; pour les marmites, pierreuses, filles du trottoir; pour toutes les licheuses de fonds de verre surtout, qui forment la clientèle de ces coupe-gorge, il était l'Inoubliable, le Fabuleux Américain, par la façon qu'il avait de hurler en ouvrant la porte:

—Eh, patron? du champagne pour tout le monde, et du meilleur, histoire de savoir une bonne fois si les mectons ont le coffre qu'il faut pour sécher ta provision.

Le verre en main, il ne manquait jamais de proclamer:

—A la santé de Fil-de-Fer, le roi des Mecs.

—A la santé de “ceusses” de sa bande; et mort aux vaches...

Invariablement, il finissait par rouler sous la table, cuit à point.

*

* *

J'en étais là des souvenirs sur lesquels se brodaient mes réflexions, lorsque Labrie m'interpella:

—C'est toi que je vois le premier. C'est donc toi qui as le choix. Laquelle prends-tu? L'autre sera pour la gosse à Fil-de-Fer, La Teigne, quoi.

Dans son accent bas-normand, qui est celui des Canadiens, pointaient les intonations goguenardes et grasseyantes du voyou de Paris. Il déficelait un papier d'où glissèrent, souples et soyeuses, deux superbes fourrures. L'une

était très grande, brune, épaisse et drue. L'autre, plus petite, plus pâle peut-être, était marquée au milieu d'une raie foncée, dont le ton, par un dégradé insensible, allait se fondre dans le brun tendre de la toison profonde, brillante et douce...

—La grande, me dit mon ami, c'est une peau de géant des Grands Lacs. La petite, c'est une peau du lac Saint-Jean, J'ajoute que chacune fut autrefois habitée par un vison authentique.

J'étais perplexe, ne sachant en vérité laquelle choisir. Tandis que j'hésitais, je sentis cette attraction encore mal expliquée, cet appel mystérieux qui fait qu'on se retourne, qu'on lève la tête, sous la persistance d'un regard. C'était la belle Anglaise, dont les yeux de saphir se posaient sur les miens. Visiblement, elle s'amusa

beaucoup de mon hésitation. Ne pouvant plus tenir en place, sans doute, elle se leva et vint droit à notre table. A ma profonde surprise, Labrie la salua familièrement:

—Hello-oh, Mrs. Thamer?

—Hello-oh, Jack?

Puis, de sa voix musicale que le rire mouillait un peu, elle exprima, au moyen des petits mots modulés, inarticulés et sonores de la langue anglaise, son étonnement amusé:

—Isn't it funny to hesitate?¹

Avec flegme Jacques Labrie tirait sa montre et froidement proclamait:

—Aussi vrai que les yeux de Madame sont plus bleus que les plus beaux saphirs connus de

1 N'est-ce pas drôle d'hésiter?

ce monde et de l'autre, si tu n'as pas choisi dans soixante secondes je "r"enveloppe mon assortiment. En fait de peau tu n'auras que la tienne.

Se penchant sur les deux peaux, les tapotant en connaisseur, soufflant sur la fourrure, la belle Anglaise ajouta :

—Beautiful pelt.²

La fierté anglaise lui interdisant de courber la taille, sur une imperceptible inclinaison de tête, sur un sourire qui fit briller l'orient merveilleux des perles de sa bouche, Mrs. Thamer, car j'avais retenu son nom, prenait congé de Jacques Labrie. Quant à moi, ne lui ayant pas été présenté, je n'existais pas pour elle. Elle ne daigna donc pas m'accorder un regard.

*

* *

2 Belle fourrure.

Sans être en anglais d'une force herculéenne, je sais que le pluriel s'y marque d'un s. Or, Mrs. Thamer avait dit:

—Beautiful pelt, et non pas: Beautiful pelts.

Comme le doute me tenaillait de plus belle, Labrie me lançait les deux peaux à la figure, en proférant d'une voix profondément indignée:

—Prends les deux, et fiche-moi la paix. Tu me dégoûtes.

Mais une clameur retentissait. Toute la tablée servait au grand confrère du pays des neiges son ultimatum sans réplique:

—L'H-I-S-T-O-I-R-E!!!

—Oui, dit Jacques Labrie imperturbable, je veux bien. Je veux d'autant plus que si je ne voulais pas il me faudrait m'exécuter quand

même. En Amérique, cela s'appelle un "hold-up". Pour compléter votre formation morale, je n'hésite pas à vous apprendre que c'est un sport qui rapporte gros à ceux qui le pratiquent avec assiduité.

—Je vous dirai donc mon histoire, mais le droit à la vie étant imprescriptible, je ne prononcerai pas un mot avant d'avoir fait le plein dans les soutes. Ce sera long, car il y a creux.

*

* *

L'auditoire s'impatientait, le vacarme montait au diapason du scandale. Labrie, bon prince, consentit à nous dire:

—Je professe qu'il faut être bon pour les animaux. En conséquence, je ne vous ferai pas bouillir d'impatience. Dans mon pays, d'ail-

leurs, on ne fait pas mijoter les gens. Tout au plus les fait-on rôtir. C'est plus digne et c'est plus noble. C'est aussi, peut-être, que nous manquons de marmite de capacité suffisante.

—Je consentirai donc à vous raconter les innombrables péripéties de mon histoire à raison d'une phrase par plat. Toutefois je vous dirai tout de suite que la personne en question est une des plus extraordinaires que j'aie vues au cours de ma mouvementée carrière.

Se gargarisant d'une gorgée de champagne, à la façon d'un conférencier, il professa d'un grand sérieux, le pouce réuni à l'index, dans un geste de dialecticien :

—Remarquez, "sieurs" et dames, que je commence en style noble, ce qui signifie que mon récit sera long, distingué et ennuyeux. Les per-

sonnes bien élevées ont encore le temps de s'en aller.

—Je dois à Madame Tahourentché le plus sensationnel de mes reportages. Je vous dis Tahourentché, parce que c'est son nom légal au Canada, et que Thamer est un substantif qui veut dire Dompteuse. C'est un nom de guerre qu'elle porte sur la Côte-Nord, depuis qu'elle a dompté, non pas une bête, mais un homme sauvage, ce qui est beaucoup plus difficile. J'ajoute que le dompté ne l'est que pour elle et demeure pour le reste du genre humain parfaitement farouche.

—Comment je l'ai connue? Voilà.

—Je commence par vous dire que les salles de rédaction de Paris et de Montréal se ressem-

blent étonnamment. Ayant fait de la "copie" dans les unes et les autres, j'ai pu constater qu'à peu de chose près le même esprit professionnel y florit de façon sereine et tenace. Des deux côtés de l'Atlantique on se fiche de façon fondamentale des crimes, accidents, scandales et, en général, de tout ce qui fait se dresser d'horreur les cheveux sur la tête du genre humain. L'émotion du reporter ne commence, à vrai dire, qu'au cataclysme. C'est dans cet esprit que, faute d'une catastrophe digne d'accaparer mes activités, je dépouillais un matin les journaux de Paris. Je vis d'un oeil distrait le télégraphiste déposer une dépêche sur le bureau du chef d'information. Puis, passant près de ma table, je l'entendis murmurer, d'une voix indifférente d'ailleurs:

—En voilà un qui a meilleur estomac que moi.

A l'instant même le chef m'interpellait et — mauvais signe — je constatais qu'il avait les yeux ronds:

—Un chef de poste de Révillon, en traversant l'Ungava, a dévoré son guide, me dit-il.

Prenant un temps, il ajouta:

—Go.

*

* *

—Vous autres, à Paris, vous n'êtes pas censés savoir ça, mais "go" veut dire: suis l'affaire, dégrouille-toi, débrouille-toi, secoue tes puces, arrive le premier et rapporte le "papier" intéressant. C'est court, comme la plupart des mots anglais et ça dit tout. Ça dit surtout qu'il n'y

a pas à répliquer et que la meilleure chose à faire, et même la seule, après l'avoir entendu, c'est de partir.

C'est de ce monosyllabe, bref et sonore, qu'est fait l'imprévu de notre vie à nous, les reporters. Ce mot redouté et toujours attendu des spécialistes du reportage, m'a fait, pour ma part, me trimbaler de l'Atlantique au Pacifique, et des Grands Lacs à la Baie d'Hudson.

Un chef de poste avait donc mangé son guide. Conséquence: je sautai dans le train, du train dans une goélette, et de la goélette sur le Côte-Nord du golfe Saint-Laurent. En trois sauts, pas un de moins, me voilà à Bertsiamis, sur les talons des policiers, mes victimes de toute une vie passée à gâcher la leur. Selon la tradition, je m'employai aussitôt à les embêter cordiale-

ment à toute heure du jour et de la nuit par des pas et démarches, des recherches contrecarrant les leurs, des informations de presse sournoisement sympathiques au prévenu.

Si le Révillon eût été soupçonné de s'être mis le Gouverneur-Général sous la dent, l'affaire eut pris une importance extrême. Mais comme il ne s'agissait que d'un Indien, elle ne présentait, en somme, qu'un intérêt académique, si je puis m'exprimer ainsi.

*

* *

La justice canadienne s'inspire d'un principe à la fois simple et efficace: "qui tue est pendu". Elle ne sort pas de là. Elle pend souvent et, chaque fois, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Mais elle ne pend pas à tort et à travers: elle exige

des preuves. Elle recherchait donc si le passage du guide de ce monde à celui des chasses éternelles n'avait pas été brusqué. Quant à la question de savoir si le passage avait comporté un arrêt, un "stop over", dans l'estomac du Révilon, elle ne s'y attardait pas. Il est en effet des choses qui se passent sans témoin, des événements discrets qu'il ne convient pas d'approfondir. Sans doute le magistrat chargé d'instruire l'affaire estimait-il que dans la vie il vaut mieux être le mangeant que le mangé. En Amérique, ne l'oubliez pas, nous sommes des gens énergiques.

Il peut vous paraître étrange que des faits de ce genre se produisent au Canada, dans cette province de Québec surtout, dont vous avez entendu parler comme d'une belle Normandie

plate, paisible et heureuse. Or la vérité c'est que le Canada-Français est plusieurs fois grand comme la France; qu'à peine une mince lisière de son sol riche a été égratignée par la charrue et que sans en franchir les frontières on peut remonter au pôle. Cet Ungava dont je vous parle, c'est notre Sahara, notre désert encore inconnu, entouré de légendes merveilleuses, dont le voile de mystère n'a pas été levé. On sait vaguement qu'il recèle des métaux, des pierres précieuses. On y a trouvé à proximité de la côte, des champs entiers de labradorite, cette pierre dont l'éclat sous le soleil est tel qu'on n'en peut supporter la vue. Convenablement taillée, la labradorite est la plus belle imitation connue du diamant.

Cet Ungava, qui est probablement la contrée

la plus riche de la terre, demeure inaccessible. Les prospecteurs qui s'y aventurent n'en reviennent pas. Ce fut l'erreur du Révillon d'avoir voulu le traverser en été. Seuls les Indiens s'y risquent pendant la courte saison sans neige. Ils connaissent l'existence des champs d'or, les gisements de pierres précieuses, mais il gardent farouchement leur secret. Or, de tous les visages pâles, la Dompteuse est celle qui en sait le plus long sur l'Ungava. Mais elle non plus ne veut pas parler.

Ses lèvres sont-elles closes par un serment?

Est-ce par avidité qu'elle se tait? Par peur de la mort plutôt? On ne sait. Ce qui est certain toutefois, c'est que dès qu'on parle devant elle de l'Ungava, ses lèvres se serrent, sa figure se ferme. Après beaucoup d'autres j'ai employé

tous les moyens pour la faire parler, y compris, bien entendu, celui auquel vous pensez tous. J'avoue n'avoir obtenu d'autre résultat que celui d'avoir failli me faire loger une balle dans un oeil.

Le gauche, me précisait un jour posément Tahourentché, après m'avoir donné le sage conseil de ne pas rôder avec trop d'insistance autour de la Dompteuse.

Or la Dompteuse, c'est Miss Smith. Et Miss Smith, c'est précisément la belle Madame à laquelle je viens de parler devant vous. Elle s'appelait Miss Smith, comme vingt mille, comme cinquante mille autres jeunes filles de la cité du brouillard et de la pluie. Mais elle avait sur la plupart d'entre elles la supériorité d'être admirablement racée. Elle descendait à n'en pas

douter de ces Nordmen, Normands de nos jours, Vikings d'autrefois, qui, minces, élancés, ont conquis l'Angleterre d'abord, le reste du monde ensuite. Elle était de cette race d'hommes de proie qui ne se fond pas dans l'élément autochtone, massif, trapu, bas sur pattes, qui constitue la masse du peuple anglais. C'est ce qui explique qu'en Angleterre, où les classes sociales sont en apparence mal définies, ces deux races distinctes, en présence depuis les Plantagenets, sont faciles à dénombrer. C'est au point qu'au Derby, auquel cent mille Anglais chaque année assistent, il serait facile de séparer la race conquérante de la race conquise.

Mais Miss Smith était pauvre. Elle se laissa prendre par les sergents recruteurs de l'Armée du Salut. Débarquée à Québec au milieu de l'un

de ces contingents de jeunes filles saines et robustes que l'Armée nous envoie chaque année, elle devint sans joie la servante du pasteur-missionnaire anglican détaché sur la Côte-Nord.

Débarquée à Bertsiamis, elle n'y vit pas grand'chose, sinon d'un côté la mer infinie, dure et méchante, de l'autre, la grande forêt mystérieuse. En bordure de la grève elle aperçut quelques cabanes en troncs d'arbre: les wigwams. Un peu plus loin, posée de guingois, deux immenses caisses en planche, percées de fenêtres, deux cubes grisâtres, qui étaient les postes des compagnies rivales: la Hudson Bay et les Révillon.

Anglaise, Miss Smith en avait le tempérament qui ressemble beaucoup à celui du joueur. Elle se dit que pour qui peut attendre, la partie

n'est pas perdue. Sans doute avait-elle raison, puisqu'un jour elle s'aperçut qu'un chasseur à peau de cuivre tournait plus que de raison autour de la modeste et triste maison basse de la mission. C'était un grand diable d'Algonquin, tout en muscles, dont l'oeil fixe était celui d'un oiseau de proie.

Il n'ouvrait pour ainsi dire jamais sa bouche, aux lèvres minces. Sa parole était rare, sa voix rauque et sourde. Il parlait la langue de ses ancêtres et un peu le français. Miss Smith, venue de Londres, n'entendait, cela va sans dire, que l'anglais. Les communications dans ces conditions étaient difficiles, mais non impossibles. Chaque fois que la belle Anglaise sortait, elle sentait peser sur elle le regard lourd et fixe du chasseur qui la suivait, silencieux comme un

fantôme. Il déployait un véritable génie à se dissimuler, à bondir comme un lynx, d'un tronc d'arbre à un quartier de rocher. Il la tenait constamment sous son regard. L'apercevait-elle? S'immobilisant aussitôt dans l'attitude où il avait été découvert, l'Indien semblait le génie rouge de la forêt verte.

Lorsque les premières neiges tombèrent, Miss Smith apprit du chef de la Hudson Bay que, sans fournir aucune explication, Tahourentché, le meilleur chasseur du village, refusait de "prendre le bois", de partir à la chasse. C'est ainsi qu'elle connut le nom de "son" Indien, l'ayant vu le matin même, au temple.

A quelque temps de là, Tahourentché s'enhardit. S'approchant de la jeune fille, il lui mur-

mura de sa voix rauque, dont l'intonation était enfantine:

—Good morning.³

La figure de la jeune fille s'éclaira de son admirable sourire. Elle répondit de sa voix qui dut sembler la plus douce musique à l'Indien:

—Good morning...⁴

Tahourentché mit la main sur son coeur et demeura dans une immobilité de statue, jusqu'à ce que la belle Anglaise eut disparu au tournant du sentier.

Le lendemain elle le retrouva sur sa route. L'Algonquin avait appris un autre mot d'anglais:

3 Bonjour.

4 Bonjour.

—Good morning, Miss.⁵

—Good morning, dear,⁶ lui répondit l'Anglaise de sa belle voix modulée.

Doucement, lentement, sourdement, l'Indien répéta:

—Good morning, dear.⁷

Chaque jour, à la même heure, elle le retrouva au même endroit. Chaque fois il lui disait un mot nouveau, auquel Miss Smith répondait avec un gracieux sourire.

Un jour, ce fut la jeune fille qui lui adressa la parole en français. De sa belle voix modulée, aux intonations adorablement chantantes, elle s'exprimait en hésitant, dans cette langue étran-

5 Bonjour, mademoiselle.

6 Bonjour, cher.

7 Bonjour, chère.

gère, qu'elle apprenait au prix de mille peines:

—Pourquoi pas à la chasse, Tahourentché?

—Veux te voir... Veux voir ton visage pâle comme la neige, veux voir tes yeux bleus comme le ciel au printemps...

—C'est pour ça?

—C'est pour ça, belle squaw pâle.

—Eh bien, "prends le bois", pars à la chasse. Pars pour moi. Je n'écouterai aucun homme avant ton retour, et si tu me rapportes d'assez belles pelleteries, si tu en rapportes assez, je serai à toi. Je serai ta squaw. Je serai le prix de ta chasse magnifique, j'en serai la récompense merveilleuse. Mes bras blancs et frais se noueront autour de ton cou robuste. Mes lèvres rouges et brûlantes s'appuieront sur les tiennes.

Je te ferai connaître des baisers, des caresses que tu ignores...

S'approchant de l'Indien, la belle Anglaise lui mit ses beaux bras, blancs et fermes, autour du cou. Elle l'embrassa longuement, passionnément, comme sans doute il ne l'avait jamais été.

*

* *

Un Indien ne pâlit jamais. Devant la mort même, il reste impassible. Mais sous le baiser de l'Anglaise, Tahourentché se mit à trembler. Lorsqu'elle dénoua son étreinte, il recula et, mettant sa main sur sa bouche, il fit entendre un hululement dont la modulation semblait inspirée du cri des bêtes de la forêt, de la plainte douloureuse des branches ployant sous l'étreinte du grand vent du pôle. C'était le cri de

guerre de ses ancêtres, les redoutables coureurs des bois. Devant une telle manifestation, la jeune fille demeura interdite, ce qui permit à l'Indien de lui prendre la main et de l'appuyer sur son front.

A peine rentrée à la mission, Miss Smith entendit un tumulte fait de claquements de fouet et de jappements: c'était Tahourentché et ses chiens attelés à son traîneau, qui venait demander avant son départ pour le nord la bénédiction du pasteur.

L'hiver passa, avec ses froids terribles, ses "froids noirs", comme on dit là-bas, ses tempêtes aveuglantes, ses beaux soleils sur la neige rutilante.

La jeune fille garda son secret, vécut renfermée, repliée sur elle-même. Seule, elle savait

pourquoi Tahourentché était parti pour la chasse plus d'un mois après les autres.

*

* *

Les jours de nouveau s'allongeaient. Le soleil, d'abord pâle et sans force, recommença, sur le "haut du jour", à faire mollir la neige. Un matin, on entendit des jappements: c'était l'équipage du premier chasseur qui manifestait sa joie de rentrer au wigwam. A un jour de distance, les autres suivirent.

La saison, en somme, n'avait pas été mauvaise. La chasse avait été abondante, mais la qualité de la pelleterie était plutôt médiocre. Les fourrures rares, celles que demandent les chefs de poste, manquaient totalement. Aucun chasseur n'avait vu Tahourentché. Les uns haus-

saient les épaules, les autres se perdaient en conjectures interminables, à la veillée, autour du feu, au poste de la Hudson Bay ou à celui des Révillon.

*

* *

Mais un jour, à la nuit tombante, sur la neige livide, le traîneau de Tahourentché, lourdement chargé, s'arrêtait devant la mission. Ayant d'un puissant coup de rein mis sur son épaule l'un des énormes ballots qu'il rapportait, il prit sa carabine, dont un chasseur ne se sépare point et frappa à la porte du pasteur.

Lorsque tous les ballots eurent été ouverts, ce fut un émerveillement: ils contenaient les plus belles peaux et les plus rares que l'on puisse rêver. Renards argentés de toute beauté, renards noirs très rares, pékans à fourrure épaisse

et sombre, visons et martres-zibeline par centaines. Toutes ces pelleteries, levées sur les bêtes géantes des régions arctiques, constituaient cinq lots dont deux avaient été enveloppés dans des peaux immenses d'ours blancs, et trois dans des peaux de loutres de mer. Celles-ci étaient de l'espèce la plus rare, argentées et longues chacune d'une douzaine de pieds. Ces peaux, à proprement parler, étaient sans prix. Le pasteur, qui s'y connaissait, annonça qu'elle étaient dignes de la limousine de Sa Majesté la reine Mary. Mais Tahourentché fit signe que non et déclara que ses peaux n'étaient pas pour la reine. Méfiant, il ne dit rien de plus. Miss Smith coula un regard furtif vers l'Indien et réprima discrètement un sourire qui naissait sur ses belles lèvres rouges et charnues.

Appelé aussitôt, le chef de poste de la Hudson Bay voulut s'emparer des peaux, mais Tahourentché, de sa voix sourde et rauque, déclara que sa chasse, qui n'était pas pour la reine, n'était pas non plus pour la "grande compagnie". Il ajouta qu'elle était pour la squaw au visage pâle qui l'avait choisi, lui, Tahourentché, le Grand Chasseur. Etonnés, le pasteur et le chef de poste se regardaient, ne sachant que penser, lorsque Miss Smith, avec la tranquille assurance anglaise, opérant une main-mise, déclara :

—Oui. Ces peaux sont à moi. Le traîneau de Tahourentché, sa carabine, et Tahourentché lui-même, sont à moi.

Puis, du ton dont elle eut appelé son chien, elle ajouta :

—Tahourentché? Viens là!

Soumis, dompté, l'Indien s'approcha. Il prit la belle main pâle, veinée de bleu, dans sa main de cuivre, et la porta à son front. Il posa ensuite sa main gauche sur la tête de la jeune fille, ce qui est, chez les Indiens, signe indiscutable de prise de possession. Ses yeux fixes se posèrent alors sur le pasteur, puis sur le chef de poste. Ses lèvres minces disparurent tout à fait: il mit la main sur sa carabine...

Si, à ce moment, l'un ou l'autre se fût avisé de protester, il y eut eu sans doute de la casse...

*

* *

C'est une justice à leur rendre: les Anglais sont d'admirables opportunistes. Ils ont le génie de tourner à leur profit les événements qui semblent, au premier abord, les plus désastreux

pour eux. Le pasteur perdait sa servante: le chef de poste perdait cinq magnifiques ballots de fourrure. L'un et l'autre pourtant firent bonne contenance. Le pasteur, ayant réfléchi un instant, se borna à déclarer:

—Tahourentché, si Miss Smith toutefois n'y fait pas d'objection, je te marierai au temple, quand tu le voudras.

—Alors, déclara posément la Dompteuse, ce sera tout de suite.

Se tournant vers l'Indien, elle ajouta:

—Viens, Tahourentché.

C'est ainsi que, sans formalités, la belle Miss Smith épousa le Grand Chasseur à la peau cuivrée.

Lorsque son mari lui passa au doigt l'anneau symbolique dont le pasteur lui avait fait cadeau, la jeune épouse nota que son sauvage mari le regardait attentivement. Rentrés à la mission, car le pasteur n'avait pas voulu que sa compatriote allât habiter un wigwam où elle eut vraisemblablement manqué de tout, Tahourentché prit dans la sienne la petite main blanche aux doigts fuselés. Indiquant à sa femme l'anneau d'or de son annulaire, il lui dit simplement:

—Je sais où il y en a.

—De quoi? questionna la Dompteuse.

—Du métal de ton anneau... Je sais où il y en a beaucoup. Je sais où les cailloux et le sable brillent.

Pour la deuxième fois Miss Smith dit à Tahourentché:

—Va m'en chercher. Si tu en rapportes assez, je serai jusqu'à l'automne ta squaw blanche.

Au petit jour, l'Indien "reprenait le bois", repartait dans la direction du nord. Pour la deuxième fois, la Dompteuse gardait son secret.

Deux mois après il était de retour et mettait dans la main de "son" Anglaise une sacoche faite d'une peau de renard. Elle était remplie de pépites d'or d'alluvion, c'est-à-dire de l'or le plus pur qui soit, de l'or qu'un lavage millénaire a débarrassé de toute impureté, de toute adhérence de quartz. Les pépites que contenait la sacoche étaient arrondies aux angles et à surface polie. Elles étaient de cet or vert, très rare,

que l'on trouve parfois, aux grandes profondeurs, dans les mines du Klondike.

Une peau de renard que l'on replie, la fourrure en dehors, pour en faire une sacoche, ce n'est pas très vaste. Mais l'or est un métal lourd, et le sac de Tahourentché en contenait tout de même une vingtaine de livres.

Pour la première fois on vit le sang monter aux joues de la Dompteuse. Pour la première fois on la vit manifester une émotion. Ses beaux yeux de saphir chavirèrent, sa tête se renversa dans une envolée de rêve. Sans doute eut-elle à ce moment, dans une sensation de vertige, l'impression que ses désirs allaient se réaliser...

Elle approcha gravement sa belle tête au pur profil, de la tête de l'Indien. Mettant sa main sur son épaule, l'attirant tout près d'elle,

elle lui murmura à l'oreille, dans sa langue à lui, dans le dialecte algonquin, les quelques mots sourds et rauques qu'elle avait appris:

—Je t'aime, mon Grand Chasseur.

Et ses beaux bras blancs se nouèrent au cou de cuivre de son amoureux sauvage.

Avec ses fourrures et son or, la Dompteuse était riche. Mais elle seule l'était, car le Grand Chasseur ne connaissait la richesse que sous la forme des belles armes, des chaudes couvertures, des vêtements imperméables, contre quoi la pelleterie peut s'échanger.

*

* *

A deux mois de là, Madame Tahourentché annonça son départ pour Londres. Au moment de monter sur la goélette qui devait la débar-

quer à Rimouski, elle fit, devant le pasteur, jurer à Tahourentché qu'il partirait à la chasse, qu'il "prendrait le bois" au lendemain de la première "bordée" de neige. Elle-même jura de revenir, au printemps, par la première goélette.

*

* *

Chaque hiver il chasse, chaque été il va chercher de l'or, et chaque hiver, venant de Londres, on voit Madame Tahourentché à Paris.

Vous admettez que, pour une Algonquine, elle y connaît les bons endroits. Elle connaît aussi les endroits où son sauvage mari, son farouche amoureux, va ramasser son or. Le ministre des mines du Dominion a donné à ses ingénieurs, à ses prospecteurs, l'ordre de le suivre, de prendre tous les moyens pour découvrir ce

gisement qui semble être de richesse fabuleuse. Aucun d'eux, jusqu'ici, n'y est parvenu. Comme tous les Indiens, Tahourentché est méfiant. Il part en douce, par nuit sans lune, et souvent à la pluie, pour ne pas laisser de traces. Un prospecteur américain, parti à sa suite, n'est pas revenu. Que s'est-il passé? Nul ne l'a jamais su. Interrogé à son retour, Tahourentché s'est borné à hausser les épaules.

Mais le Grand Chasseur garde un secret qu'il n'est pas seul à connaître. Nombreux sont en effet les Indiens qui savent où est l'endroit où les "cailloux et le sable brillent". Ils se taisent, car ils ont peur de voir leur dernier territoire de chasse envahi par les hommes pâles.

Il est certain que c'est dans l'Ungava que se trouve ce gisement merveilleux. Ce que l'on en

sait, on le sait depuis deux siècles et on le tient des relations des missionnaires qui l'avaient eux-mêmes appris des Indiens. Depuis deux siècles il est connu que l'Ungava recèle de l'or d'alluvion et de l'or de quartz, c'est-à-dire contenu dans le roc. On sait qu'il s'y trouve des champs immenses de roches serties de saphirs, de topazes, d'opales, de grenat, de tous les dérivés du coryndon; de roches serties d'émeraudes, peut-être.

Cet Ungava demeure l'Eldorado aux richesses fabuleuses et inconnues, car c'est un désert, et le plus terrible, le plus inaccessible qui soit. Cette contrée est à elle seule quatre et cinq fois plus grande que votre France, qu'avec des yeux d'Européens, vous voyez immense. C'est une étendue chauve où poussent, ici et là, quelques

sapins qui n'atteignent pas la hauteur d'un homme. Partout du roc, peu de mousse et pas d'eau. Le vent de mer et surtout le vent du pôle y soufflent en furie hurlante. Le sol est fait de cailloux de fer, de cuivre, de plomb, à facettes acérées sur lesquelles les semelles se coupent. Après les semelles c'est la plante des pieds, et alors c'est la mort. Le thermomètre y descend aux plus basses températures observées au pôle: 70 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro. Le vent y jette les chiens et les hommes à terre avec une violence telle qu'ils s'y assomment.

Les difficultés sont si terribles, la menace si grande, que les prospecteurs ne s'y risquent pas. Les Indiens vous montrent bien de l'or, mais ils ne veulent pas vous dire où ils l'ont pris. Ils ont raison, car le jour où l'on saura où est l'or, où

sont les pierres précieuses, ce sera une ruée terrible. Devant la marée envahissante, les hommes des bois devront reculer. Ils ont compris qu'en gardant leur secret, ils conservent leur pays. Ils nous donnent cet exemple incroyable de toute une race qui se tait pour ne pas mourir, qui vit sous la loi du silence pour ne pas disparaître tout à fait.

*

* *

En ce temps-là, la maison Révillon recueillait les officiers français, robustes et courageux, que l'affaire Dreyfus chassait de l'armée. L'un deux, chargé d'un poste de l'extrême nord canadien, après deux ans de solitude blanche, avait décidé de revenir à Montréal, par voie de terre, c'est-à-dire par l'Ungava. Son idée était de prospecter en route. N'écoutant ni les avis des uns, ni

les conseils des autres, il se munit de trois paires de solides brodequins à semelle cloutée et partit avec un guide indien, à qui il avait également imposé de prendre dans son "paqueton" trois paires de brodequins de réserve.

Ce qui se passa, on ne le sut pas au juste. Ce que toutefois on constata, c'est que contrairement à toutes les prévisions et à tous les précédents, ce fut le Français seul et non l'Indien, qui arriva à Bertsiamis. Il déclara que la chasse avait manqué et que son guide était mort de faim en route.

C'est ainsi que je connus Tahourentché, l'Indien farouche, qui ne se laissait pas tenter par l'alcool, qui rentrait taciturne à son wigwam et ne desserrait jamais les dents.

Grâce à lui, l'enquête révéla que le guide était mort d'inanition. On trouva son squelette complètement nettoyé par les bêtes. Il ne portait aucune marque de violence. Le jury rendit un verdict conforme, et je fis dans mon journal un éloge dithyrambique et d'ailleurs mérité du Révillon.

Tahourentché toutefois conservait des doutes, mais il refusait de les préciser. Les os d'une jambe avaient été trouvés à une certaine distance du squelette, et il revenait souvent sur cette particularité. Je sentais à l'ambiguité des sentences par lesquelles il traduisait habituellement sa pensée que le fait de se tailler un bifteck sur un être à deux pieds et sans plumes, n'avait à ses yeux rien de révoltant en soi. Engagée sur ce terrain, la conversation dévia assez

vite, et Tahourentché consentit à m'exposer sa manière de voir sur la question. Tout d'abord, il me déclara tout net que, lui, n'avait jamais mangé personne. Après des circonlocutions, il finit par m'avouer que ceux qui en avaient mangé avaient dit, dans les temps, à des gens qu'il avait connus, que ce sont les pieds qui constituent la partie vraiment délicate d'un individu.

—Ainsi, par exemple, dit-il, des pieds d'ours ça ressemble à des pieds de "monde". Eh ben, rôtis sous la cendre, c'est bon, et c'est bon.

Comme je lui objectais l'horreur du cadavre, il me fit cette réponse:

—Que ce soit de la viande de "monde" ou de la viande d'animal, c'est toujours de la viande. Pourquoi avoir dédain de l'animal vivant et en

manger dès qu'il est mort? Pourquoi embrasser une "créature"¹ vivante et une fois morte refuser d'en manger, même si elle est encore fraîche?

Baissant la tête, ainsi que le font les Indiens lorsqu'ils réfléchissent, Tahourentché resta un long moment perdu dans ses pensées. Puis, il me dit:

—Il y a là des contradictions que je ne comprends pas.

*

* *

—J'ai entendu un Français, pris de colère, après avoir crié beaucoup, dire à son ennemi qu'il allait lui manger les foies. Il le lui dit et j'attendis pour voir, mais il ne le fit pas. Les Français du reste ne le font jamais.

1 femme.

Tahourentché fit une pause, puis me regardant dans le blanc des yeux, il ajouta :

—Quand ils le font, le juge dit que ce n'est pas vrai, et ça revient au même.

A présent, dans les temps, nous autres, nous avons mangé nos ennemis, dans les repas de cérémonie, comme cela se devait. Mais jamais nous n'avons mangé nos parents. Nous ne les avons jamais utilisés, une fois morts, pour la pêche. Nous n'avons jamais traîné tout un été les cadavres des vieux dans des sacs de "loup-marin" pour les "mûrir" jusqu'à ce qu'ils soient à point pour faire des appâts.

En prononçant ces paroles, sa physionomie d'ordinaire impassible et grave, exprimait le profond mépris des Algonquins, race noble de chasseurs et de guerriers, pour ces petits cour-

tauds d'Esquimaux qui vivent au cercle polaire, dont les moeurs sont mal connues, dont l'intelligence incertaine, vacillante, est à l'image du soleil dont la lumière diffuse et sans chaleur éclaire les champs infinis de la mer de glace.

*

* *

L'orchestre accompagnait en sourdine le maëstro dont l'archet s'attardait aux premières mesures de "Memory lane", valse délicieuse au rythme très américain.

Jacques Labrie prit un temps et s'adressant au garçon:

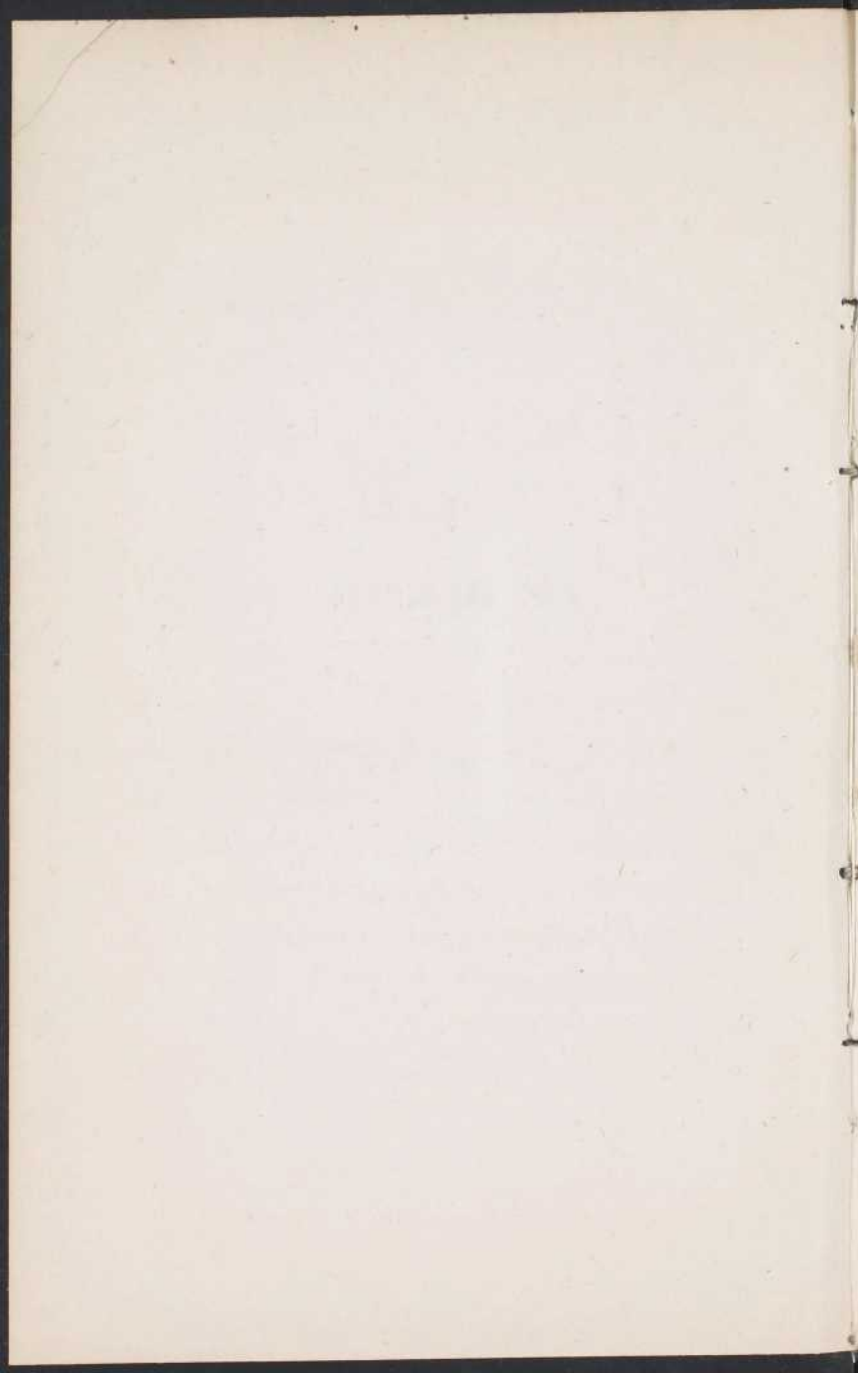
—Un dernier verre et ma note. Faites vite, je vous prie: on m'attend.

... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...

... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...

... of the ...
... of the ...
... of the ...

LE BLEME



LE BLEME

A l'heure où les journaux du soir paraissent, les reporters se reposent. Entre le jour qui finit et la nuit qui commence, il y a l'heure morte, l'heure pendant laquelle il ne se passe rien, le moment béni des journalistes de tous les pays où, entre ses deux marées quotidiennes, le flot de l'actualité est étal.

Au café du "Croissant" dont les banquettes

de velours rouge et les tables de marbre blanc s'étalent dans le quartier des théâtres et des journaux parisiens; à la taverne du "Sphinx" dont la bière mousse dans l'ombre de l'université de Montréal; boulevard Montmartre, tout comme rue Sainte-Catherine, leur tâche abattue, les reporters se réunissent pour discourir interminablement de ce qui les intéresse. Au reportage du jour ils ajoutent le commentaire inédit, pittoresque, savoureux qui le complète et constitue souvent le mot de l'énigme que le lecteur ignorera toujours.

A la taverne du Sphinx il y avait ce jour-là, les as du reportage montréalais: Louis Ladouceur, dont les idées claires et nettes, les épaules et la tête évoquent le carré; Léopold Coutlée observateur amusé du monde derrière le verre

grossissant de ses lunettes; Louis Masson méditatif..... et doux sous son masque impressionnant de Peau-Rouge; Emile Dozois, chroniqueur caustique et narquois; Adrien Béland, extraordinaire levrier du reportage. Il y avait cet être de guingois, théorique et pointu qui s'intitule Pierre Dufort. Il y avait enfin Emile Dussaud à la conversation monosyllabique, à l'incroyable érudition littéraire.

Chacun était attablé devant un verre de bière blonde couronnée de mousse blanche. La conversation avait insensiblement dévié du crime du jour au dernier potin de la politique. Elle portait maintenant sur ce Paris dont Henri Regimbal, le spirituel caricaturiste, l'amusant chroniqueur arrivait; sur ce Paris dont les re-

porters canadiens rêvent toujours et parlent souvent.

—Aurais-tu par hasard, lui demanda Pierre Dufort, connu dans le temps, Jacques Labrie, qui fournit alternativement à Paris et à Montréal, une carrière mouvementée de reporter?

—Si je l'ai connu? répondit-il en souriant, je peux le dire. Quel drôle de type, quel extraordinaire pince-sans-rire. Ses méthodes différentes des nôtres nous déconcertaient souvent. Il mettait un art achevé à se créer des relations, qu'il appelait des sources d'information. Moins de six mois après son arrivée à Paris, il comptait un ami à chaque hôpital, à chaque commissariat de police. Il avait ses entrées à l'ambassade des Etats-Unis, à la Sûreté Générale, à la police

de surveillance des étrangers où il avait fini par dépister un compatriote.

—Jacques Labrie prenait ses compte-rendus à rebours des nôtres, ayant pour principe de tuer son homme, de le montrer au lecteur, gisant dans le sang, dès sa première phrase. Son procédé, d'ailleurs saisissant, fut adopté depuis avec succès par plus d'un camarade parisien.

—Il n'avait pas abandonné à Paris la tactique constante du reporter canadien qui consiste, son service fini, sa journée faite, à disparaître, à se mettre hors de la portée du chef d'information. C'est ce qu'il appelait "prendre ses distances." Elles étaient à la vérité considérables puisque, lorsque je l'ai connu, il habitait au diable vauvert, rive gauche, près l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, à vingt minutes

d'omnibus de la rue du Croissant, qui est, comme chacun sait, le quartier général des reporters de Paris. Il y perchait au dernier étage du "Transatlantique", cette extraordinaire maison de la rue de l'Abbé-de-l'Épée, dont l'escalier et les balcons de fer desservant chaque étage, donnaient l'impression de se trouver sur un paquebot.

—Certains soirs où Jacques Labrie rentrait chez lui avec du vent dans les voiles et, roulant, tanguant un peu, il se croyait en route pour quelque lointain pays.

—A cette époque qui date un peu puisqu'elle précède la première grande guerre, le Canada n'était pas encore à la mode. Pour les lettrés, ceux qui avaient pratiqué Fenimore Cooper, un Canadien, c'était Bas-de-Cuir au rire silencieux;

c'était La-Longue-Carabine, à l'oeil de lynx. C'était un être à plumes sur la tête comme les oiseaux, à fourrures sur le dos comme les loups et les ours.

En révélant à sa concierge qu'il était du Canada, Jacques Labrie s'était entouré de mystère, s'était créé à ses yeux une personnalité redoutable.

—J'habite, me dit-il un jour, à côté de l'Institut des Sourds-Muets, au-dessus des catacombes où l'on a enfermé les massacrés de septembre. Voilà des clients qui ne me dérangeront pas. Les uns ne s'expriment que par gestes, c'est-à-dire sans bruit. Les autres dansent, il est vrai, des sarabandes nocturnes mais le cliquetement de leurs tibias ne s'entend guère:

c'est le bruit à peine perceptible de l'au delà...
de la cave.

—Tu oublies, lui fis-je observer, que tout près de chez toi, rue Saint-Jacques, il y a la Schola Cantorum.

—On ne saurait penser à tout, dit-il vexé.

—Il est écrit, reprit-il tristement, que je ne connaîtrai pas la paix en ce monde et que je me ferai "musiquer" les oreilles non seulement au théâtre, au restaurant, au café, mais aussi chez moi.

On ne saurait tout prévoir, en effet. Sur le "Transatlantique", toute une population d'étudiants avait pris passage. Un certain nombre d'étudiantes avaient aussi pris place à bord. Ces demoiselles, qui fréquentaient plutôt les cafés

du Boul'Mich' que la Sorbonne effectuaient parfois dans l'enthousiasme des rentrées tumultueuses à des heures incertaines.

Dès la deuxième nuit, Jacques Labrie accueillit par des jurons effroyables, hors du répertoire parisien, la contre-danse échevelée que ces demoiselles exécutaient à sa porte sur la sonorité du balcon de fer. A la troisième, son pot à eau et ses casseroles décrivirent en direction générale de l'escalier de rapides paraboles.

—L'homéopathie, se dit à son réveil Jacques Labrie, fut en son temps une admirable découverte. Elle consistait alors et persiste depuis, à guérir le mal par le mal lui-même: la brûlure par le feu, la cuite par une autre et le bruit par le vacarme. Soyons donc vacarméopathe, conclut-il, puisque c'est le seul moyen scientifique

à ma disposition de ramener dans mes personnelles pénates la divine douceur du silence harmonique.

—En foi de quoi, décida-t-il, nous commencerons le traitement demain matin.

Dès six heures, car dès sept heures et demie, il était de service au fil télégraphique qui reliait son journal à Londres, Jacques Labrie était sur le pas de sa porte. D'une main il soulevait son tub de zinc et de l'autre il faisait décrire à une casserole de cuivre un impressionnant moulinet. L'inévitable se produisit: un choc retentissant, un coup de gong à réveiller les massacrés de septembre qui dormaient sous la cave. D'autres chocs se produisirent aggravés de hurlements épouvantables.

—Quelle affaire pour la maison! haletait la concierge épouvantée en grim pant les escaliers quatre à quatre.

—Madame, lui cria Jacques Labrie dès qu'il l'aperçut, la France est un pays de liberté. Au nom des immortels principes de 89, par enthousiasme patriotique, et m'accompagnant sur le tam-tam des ancêtres, je viens de vous faire entendre l'hymne national de mon pays, qui est celui des Peaux-Rouges comme des z'homards.

—Ce n'est pas tout, Madame, poursuivit-il, j'ai souvent admiré votre chevelure. Je vais exécuter la danse du scalp.

Faisant de la main gauche le geste symbolique de ramasser un chignon et de la main droite un geste circulaire significatif, il hurla sauvagement:

—“Ousse” qu’est mon rasoir?

La brave femme s’enfuit en portant avec épouvante sa main à sa tête. La maison était en rumeurs. Des cris, de violentes protestations éclataient à tous les étages...

Jugeant suffisant ce premier traitement homéopathique, Jacques Labrie partit enfin à son journal. Mais il avait constaté, en y déposant ses malles, que la cave communiquait avec les catacombes. En conséquence, six jours de suite à son lever, la concierge trouva à sa porte un ossement humain et un bout de papier sur lequel on pouvait lire ces mots écrits à l’encre verte:

—“Mort à la pipelette!”

En retirant, le septième jour, sa louche de la soupière la concierge ramena à la surface une

mâchoire humaine. Cette fois les passagers du "Transatlantique" craignirent pour la raison de la brave femme.

Mais Jacques Labrie découvrit sur ces entrefaites, rue de Rome, un amour de petit appartement, dont la baignoire, luxe inouï à l'époque, était approvisionnée d'eau chaude, qui le transporta d'enthousiasme. Il y vécut des jours heureux, c'est-à-dire sans histoires, puisqu'il fut, précisément à ce moment, chargé d'un service de nuit à son journal. Il fit, dès lors, comme les camarades, la grasse matinée chez lui.

—Mais, conclut Regimbal, je ne le fréquentai jamais régulièrement, car il avait un caractère fantasque, des sautes d'humeur imprévues, inexplicables. Il passait périodiquement par ce qu'il appelait lui-même des crises de sauvagerie

pendant lesquelles il ne voulait voir personne. Un jour, il disparut: je n'en entendis plus parler. Je me suis souvent demandé ce qu'il est devenu.

—Il est mort à Londres, annonça Pierre Dufort qui jusque-là n'avait pas ouvert la bouche.

Nous nous tournâmes vers lui, intéressés malgré nous par l'imprévu de ses paroles, pris au charme de sa voix lente et mesurée.

—Mais alors toi aussi tu l'as connu, questionna Regimbal?

*

* *

—En effet, poursuivit-il, je l'ai vu d'assez près. C'était vraiment un type pas ordinaire. Ainsi il donnait cent sous par mois à sa concierge pour qu'elle ne lui adressât pas la parole. Il

lui donna même, un jour, une gratification parce que, au lieu de le remercier d'un mot, elle l'avait fait d'un geste.

—Je dois dire toutefois qu'il m'est apparu sous un jour moins amusant qu'à Henri Regimbal. Mais si, avec ses sautes d'humeur, ses accès de sauvagerie farouche, ses longues périodes de sobriété absolue, suivies d'affreuses crises d'alcoolisme, d'abominables cuites, il reste pour moi un être énigmatique, c'est que je ne possède pas les éléments qui me permettraient de le juger, de le comprendre.

Pierre Dufort vida son verre d'une seule lampée:

—Garçon, dit-il, un autre.

—Oui, poursuivit-il, j'ai vu d'assez près Jac-

ques Labrie. J'ai même observé la marche de l'une de ces crises d'alcoolisme dont parlait tout à l'heure Henri Regimbal.

*

* *

Depuis six mois, poursuivait-il, Jacques Labrie était positivement au régime, se conduisait comme une demoiselle, rentrait directement chez lui, sans faire à Montmartre le moindre crochet. Tiré à quatre épingles, il semblait une gravure de mode échappée de son album. Il faisait coup sur coup de remarquables reportages, partait sur un signe du chef d'information et dépistait invariablement d'admirables histoires. Un jour, j'observai que mon camarade s'énervait d'un rien. Le lendemain je constatai qu'il avait dans la figure un tic: il serrait les mâchoi-

res. Ses traits prenaient alors une expression méchante que je ne lui connaissais point. Les jours suivants le virent irritable, s'exaspérant de futilités.

La fatigue, pensai-je. Le surmenage résultant de l'excès de travail lui porte sur les nerfs.

—Tu devrais, lui dis-je, prendre un peu de repos. Je connais justement du côté de Suresnes un bistrot chez lequel on ne déjeune pas mal. Si tu veux nous irons dimanche...

Mais autant valait donner un conseil à un reverbère: Jacques Labrie accueillit mon invitation par un haussement d'épaules.

Les acteurs, les journalistes parisiens se retrouvaient à l'époque au café de Suède. Ils y prenaient, comme les journalistes montréalais

prennent à la taverne du Sphinx, l'apéritif qui donne le coup de fouet à l'estomac, le verre de bière qui en appelle un autre et permet de reprendre haleine, de faire la pause, en pleine course à l'information.

Pendant ces intermèdes du travail accompli dans la hâte et la fièvre, qui est celui du reporter, je prenais plaisir à causer avec mon camarade. Je goûtais son esprit original et vif, sa conversation à facettes brillantes et imprévues. J'admirais surtout l'enthousiasme avec lequel il se lançait sur une piste, la joie avec laquelle il se mettait au travail, une fois rentré au journal. Il était de ceux dont la curiosité est sans cesse en éveil, qui s'intéressent prodigieusement à la vie. Il n'était pas, je vous assure, de ces reporters à la manque que rien n'intéresse plus, chez

qui, après quelques années d'exercice du métier, la curiosité s'éteint.

Cet après-midi-là, Jacques Labrie s'était montré plus nerveux encore que les jours précédents, plus irritable que la veille. Il était parti en mission l'air préoccupé, serrant les mâchoires, la figure contractée. Mais lorsque, quelques heures plus tard, je le vis arriver au café de Suède, bras dessus, bras dessous avec l'inspecteur Charpentier, le célèbre spécialiste des vols postaux, la transformation était complète, on ne peut plus heureuse: Jacques Labrie était souriant, d'humeur charmante. A peine installé il commanda une bouteille d'ale, puis, naturellement, une autre, moins d'une minute après. Habitué à boire lentement, à la française, le grand policier avait peine à le suivre: il dut

m'appeler à la rescousse. Bon gré, mal gré, je dus avaler un grand verre de cette bière anglaise, aigre, amère, fortement alcoolisée qui alourdit et rend morose.

Jacques Labrie était très gai. Son tic nerveux ne tourmentait plus sa figure. Il nous bombardait sans arrêt de ses idées cocasses, nous tenait sous le feu de ses jeux de mots qu'il lançait sans avoir l'air, la figure impassible, la voix sans timbre.

Comme le policier faisait mine de se lever, de prendre congé, Jacques Labrie l'attrapa par la manche :

—Je connais, lui confia-t-il, un petit bar américain très chic, où l'on est tout à fait entre soi. On peut y causer de ses petites affaires sans

craindre qu'elles intéressent le voisin. Il y règne une atmosphère de "privacy" que les cafés de France avec leur cordialité, leur éternel bavardage, leur gaieté bon enfant ne connaîtront jamais. On y rencontre des gens très bien et Jim, le "bartender" est un artiste dont les "flips" sont célèbres.

—Puis-je vous en offrir quelques-uns, conclut-il ?

Se tournant de mon côté, il ajouta :

—Si tu t'en vas je sens que, comme Calypso, je ne pourrai me consoler du départ d'Ulysse. Je me répandrai donc en un torrent de larmes dans lequel tu te mouilleras forcément les pieds. Tiens-les donc au sec, oh ! mon ami, dans la crainte de t'enrhumer.

—Et où se trouve ce merveilleux bar, demanda l'inspecteur intrigué?

—Les avis sont partagés, répondit Jacques Labrie. Les savants de l'avenir qui feront des fouilles à l'endroit où il florit se demanderont avec perplexité s'il se trouvait place de l'Opéra ou rue Auber. Les exégètes interviendront sûrement pour tirer cette question au clair. Comme je n'ose encore intervenir dans leurs discussions futures, je me borne à vous dire que c'est le bar américain du Grand-Hôtel.

—Mince d'exploration! s'exclama le policier. Il est possible que votre bar soit inconnu sur les plantations de canne à sucre du Canada, mais il y a longtemps qu'à la Sûreté nous l'avons repéré.

—Les cannes de mon pays, rectifia posément Jacques Labrie, sont à bec ou à pomme, quelques-unes ont des ailes: aucune n'a de sucre.

—Seriez-vous étonné d'apprendre, poursuit le policier imperturbable, que c'est dans votre bar que se négocient souvent les bijoux volés à Londres? Je me demande ce que vous faites de votre fameux oeil américain pour n'avoir pas dépisté les détectives de Scotland Yard, les "confidence men" de New-York en quête d'un coup à faire, qui y fréquentent? Mieux encore, comment n'y avez-vous pas levé l'agent que nous y maintenons en permanence?

—Ceci, conclut l'inspecteur, ne m'empêche nullement d'accepter votre aimable invitation.

*

* *

Etant entré le dernier au bar, Jacques Labrie nous pria de l'excuser un moment :

—Vous permettez, n'est-ce pas, que je dise un mot à M. Smith? C'est un type très chic que je vous présenterais avec plaisir, si seulement il pouvait baragouiner un mot de français. Je vous demanderai même, dit-il en s'adressant à M. Charpentier, la permission de l'avertir du milieu dans lequel il se trouve. Il est attaché à l'ambassade d'Angleterre et vous comprenez que Sa Majesté ne plaisante pas sur les fréquentations de ses agents...

—Allez toujours, répliqua M. Charpentier souriant, je sais que ce gentleman ne mangera pas le morceau.

Haut perché sur un strapontin, l'attaché d'ambassade de Sa Majesté Britannique buvait

philosophiquement au chalumeau un "Collins" farci de petits morceaux de glace. La plus vive surprise se peignit sur ses traits lorsque Jacques Labrie après l'avoir cérémonieusement salué lui eut parlé à voix basse.

Au premier "flip", un deuxième succéda rapidement. Avec Jacques Labrie les affaires de ce genre ne traînaient guère, car il buvait sec et vidait son verre d'un trait, à la canadienne.

La sortie de l'Opéra refoulait dans le bar des messieurs en habit, des dames en toilette basse, tous gens du meilleur monde, en apparence du moins.

—Je serais tout de même curieux, dit Jacques Labrie à M. Charpentier, de voir ce fameux agent dont vous m'avez parlé. Je sais, poursuivait-il, qu'en France chacun est du Midi, "éza-

gère" parfois un peu. Mais, rassurez-vous, je serai bon prince, il ne vous en coûtera qu'une tournée de "flips" si votre agent n'y est pas.

—Mais il y est justement, répliqua l'inspecteur.

Haussant le ton, de cette voix impérieuse qui n'admet pas de réplique, de cette voix dure et cassante que prend, en France, quiconque possède une parcelle d'autorité, le policier lança:

—Michel ?

—On peut toujours commander les flips, constata mon camarade d'un air moqueur: on saura tout à l'heure qui les paiera.

Jetant à la dérobée un regard sur les clients, il ajouta:

—J'ai comme une idée que, cette fois, ce ne sera pas moi.

—Michel? répéta M. Charpentier...

—Quoiqu'y a patron, demanda M. Smith en se tournant brusquement?

—Il y a, reprit l'inspecteur, que tu es changé de service: tu pars en mission. Sois demain matin au rapport.

Jacques Labrie était positivement jaune de dépit. Il n'en revenait pas de s'être fait rouler de la sorte par un simple agent de la Sûreté Générale, précisément par un de ceux qu'il se vantait de dépister d'une lieue. Il refusa le "flip" que le garçon lui présentait et commanda un "high ball", boisson capable d'assommer un boeuf.

—Voilà, dis-je à part moi, désolé, voilà mon Jacques Labrie lancé dans une cuite qui finira on ne sait où, ni quand, ni surtout comment...

Si ce n'est pas malheureux tout de même de se mettre dans des états pareils...

—Les cuites, proclama Jacques Labrie, c'est comme les chaussures, cela dure selon la qualité et les individus. Il y en a qui durent une nuit. Il y en a qui durent des années. D'autres qui ne finissent pas. Ainsi j'ai connu un célibataire qui jusqu'à l'âge de soixante ans n'eut qu'une passion: le sucre d'orge. Ayant bu à cet âge son premier verre de genièvre il renonça à boire autre chose. Il ne dessoula plus: même pour mourir. D'où je conclus que sa cuite dure encore et qu'il se conserve dans l'alcool, dans quelque salle de dissection.

Mais ses plaisanteries ne portaient plus car je savais qu'il allait boire, boire encore, boire jusqu'à tomber assommé comme une brute.

J'en étais là de mes réflexions lorsque le policier se leva et prit congé. Je jugeai qu'il valait mieux faire de même. Je souhaitai donc le bonsoir à mon camarade sans tenter l'effort, d'ailleurs inutile, de le retenir.

*

* *

Depuis deux jours, Jacques Labrie ne mangeait plus: il buvait. Il buvait de façon régulière, constante. Rapidement il était passé des boissons fermentées aux mixtures distillées: de l'ale, au whisky. Maintenant il en était à l'absinthe, le poison vert qui fait voir rouge et rend fou. Il buvait cette purée tragique que l'on trouve à l'origine de la plupart des affaires où le sang coule, la nuit, sur le pavé de Paris.

C'était la crise alcoolique en pleine évolution. Jacques Labrie avait oublié le journal. Il n'a-

vait plus qu'une pensée: boire, boire encore. Commencée dans les endroits chics, la cuite allait le conduire aux bas-fonds, aux endroits sinistres où les messieurs à casquette plate, les souteneurs à accroche-coeur, à cigarette collée à la lèvre inférieure, vont boire un "glass" pendant que ces dames turbinent, font le trottoir.

Ayant terminé ma tâche au journal, je rentrais chez moi relativement tôt. Au milieu de la foule tumultueuse et gaie des étudiants en goguette, je remontais lentement, à pied, le boulevard Saint-Michel. De tous les établissements où ces messieurs d'habitude se retrouvent, le café de la Source est celui où ils se livrent le plus volontiers aux excentricités qui naissent de l'ivresse dans les cerveaux surchauffés par l'étude. Parmi les clients à béret, j'y vis à la ter-

rasse, Jacques Labrie qui réglait le garçon. Il avait ces yeux fixes, ternes, qui dénotaient chez lui l'ivresse avancée. Il marchait très droit cependant, mais d'un pas que je ne lui connaissais pas, un pas d'automate, saccadé, inégal et dur.

—Le pauvre type, me dis-je, il est ivre à ne plus se rappeler demain ce qu'il aura fait ce soir.

J'eus la curiosité de le suivre, d'observer sans être vu, la fin de la crise qui ne pouvait guère tarder. Je voulus le voir évoluer dans ces bouges où il allait sûrement échouer, le voir agir au milieu de ce monde interlope dont il ne parlait jamais lorsqu'il rentrait au journal après ses absences inexplicables: pâle, tremblant, sans énergie et sans force.

Je le pris en filature et remontai à sa suite le boulevard, contournai la taverne du Panthéon et m'engageai dans la rue Soufflot. Appuyant sur sa gauche, mon camarade longea la sombre façade de l'Ecole de Droit où il s'arrêta tout à coup. Il ôta son chapeau, en enleva la bande qu'il mit dans sa poche, puis il fit sauter son faux-col, le remplaça par un mouchoir rouge qu'il noua à son cou. Je le vis ensuite, dans l'ombre, s'agenouiller, traîner ses mains sur le trottoir et les porter à sa figure, à ses vêtements. Lorsqu'il se releva je restai ébahi: ce n'était plus mon..... camarade de tenue si soignée, d'aspect si correct, à la démarche de jeune "engliche" momentanément en cuite. C'était un pâle voyou, un souteneur de la pire espèce que l'on sentait à première vue capable de jouer de

la lame, pour le plaisir, pour la satisfaction de saigner un cochon de "beurjouâ".

Il avait maintenant la marche chaloupante des "aminches". Comme eux il posait le pied sans bruit à la façon des quadrumanes. Il en avait le regard oblique de bête traquée.

Jacques Labrie passait maintenant devant la bibliothèque des Génovéfains. Il filait si vite que j'avais peine à le suivre. Ayant traversé la rue Valette, il parvint au tournant de cette rue de la Montagne qui dévale en pente roide jusqu'à la place Maubert où, les soirs sans lune, les grinches se faufilent, comme autrefois les initiés se rendant à la Cour des Miracles.

Dans l'ombre de l'église Saint-Etienne-du-Mont, portée sur la rue en pente, brillait au-dessus d'une porte une lanterne bleue aux armes

parlantes: un maquereau vert et une morue noire. Au-dessous on pouvait lire: "A l'ami Paul". C'était l'enseigne d'un bal-musette où l'on dansait aux sons de l'accordéon. En suivant un corridor, dont deux quinquets éclairaient les murs suintants, en descendant deux marches, on arrivait à la caisse de l'établissement. Par prudence, le patron exigeait qu'on y laissât sa canne, mais comme il ne fouillait personne, ces messieurs pouvaient toujours, par simple précaution, garder en poche son rigolo ou sa lame.

*

* *

A la Butte-aux-Cailles, grouillante tout le jour d'une foule pittoresque et bruyante, violente la nuit, il y a un débit de vin à l'enseigne des "Bons Zigues". Jacques Labrie y mangeait un matin un croissant qu'il trempait, ainsi que

cela se doit, dans son café au lait. Il mangeait à la terrasse, c'est-à-dire sur le trottoir et suivait d'un oeil amusé le mouvement de la rue. Il s'avisa tout à coup qu'une fillette aux grands yeux noirs était devant lui à le contempler.

Avait-elle seize ans? Peut être. Dix-sept? Tout au plus. Au ruban de velours rouge qui encerclait ses cheveux, au mouchoir rouge noué à son cou, à sa jupe rouge, enfin, se reconnaissait la pierreuse, mais la pierreuse à peine au sortir de l'enfance lancée déjà sur le trottoir. Les poings sur les hanches, la gosse le considérait ou plutôt guignait le croissant qu'il était en train d'engloutir.

—Eh ben, la gosse! dit Jacques Labrie, qué que t'as à "m'zyeuter"? C'est-y que tu veux un croisse avec un petit noir? T'as qu'à le dire, tu sais? Viens-là si tu veux biffer.

—Le petit noir n'est pas de refus, c'est sûr et certain, répondit la petite d'une voix déjà rauque.

—Eh ben, t'as qu'à faire comme que j'te dis. Et pis, tu sais, on m'en remontre pas à moi sur la délicatesse: j'ai des sentiments, déclara Jacques Labrie d'un ton où se sentait l'orgueil...

Alors, mise en confiance, la petite se décida à vider d'un coup son paquet:

—Puisque vous êtes un frère, commença-t-elle, je vas vous dire. Le turbin n'a pas marché, hier. Ça fait que j'ai pas le rond et si je donne pas à Campistron ce qu'il lui faut pour sa matérielle, il va cogner... C'est pas pour dire, reprit-elle, mais il n'y va pas avec le dos de la cuiller, le costaud.

—Alors, intervint Jacques Labrie, pour ne pas recevoir la tournée qui te revient de droit, tu voudrais bien un fafiot?

Mettant la main au gousset, il reprit:

—Le voilà ton fafiot, mais tâche, voir un peu, à travailler mieux que ça hein?

—C'est-y, des fois, que vous turbinez à Londres, que vos frusques ne sont pas comme les autres, demanda la gosse?

—J'aime pas les curieuses, coupa Jacques Labrie. Mêle-toi de tes affaires et file, si tu veux pas qu'elles se gâtent.

—Je m'appelle la Souris, dit la gosse. Je vous les rendrai vos ronds: demain, ici, à pareille heure. Si vous n'y êtes pas, alors ce sera à la revoyure...

Jacques Labrie, naturellement, avait oublié ce qu'il avait donné à la malheureuse par pitié, simplement pour qu'elle ne se fît pas battre. Il m'avait raconté la chose, puis, haussant les épaules, avait ajouté :

—C'est dommage tout de même que cette pauvre petite soit déjà sous la coupe d'un souteneur qui lui fait faire le trottoir et la bat lorsqu'elle ne lui rapporte pas assez.

—Que veux-tu, répliquai-je. Elle n'est pas la seule dans ce cas et nous n'y pouvons rien.

—N'importe, conclut-il après avoir, je crois bien, poussé un soupir, c'est dommage. La gosse est vraiment gentille et si jamais je la retrouve...

—Tu feras bien, interrompis-je, de la laisser tranquille si tu veux t'éviter une de ces histoires

avec quelque mec de faubourg qui finissent généralement à coups de couteau.

*

* *

—Ce sera, dis-je au garçon du bal-musette, une mominette, comme tout le monde. Et, ajoutai-je pour la vraisemblance, bien tassée, hein?

De l'absinthe à trois heures du matin... Vous pensez que je n'y touchai point, ayant, au surplus, de l'alcool en général et de l'absinthe en particulier, une horreur que je ne saurais dissimuler.

Au fond de la salle, Jacques Labrie était installé seul à une table devant un verre d'absinthe dans lequel il n'avait pas versé une goutte d'eau. Il était blême comme les pauvres types que la police ramasse, au matin sur le pavé et

qui se sont, au cours de la nuit, vidés de leur sang. Ses yeux vitreux étaient sans regard. Je me demandai avec angoisse comment cela allait finir, comment il allait se tirer de ce bouge où, plus d'une fois, les différends s'étaient réglés à coups de lame.

Avec l'absinthe pure que buvait Jacques Labrie, la fin de la crise ne pouvait tarder. Elle ne tarda guère, en effet. Une gosse noire, avec un ruban rouge dans les cheveux, un mouchoir rouge au cou, s'approcha, mit un billet sur la table de Jacques Labrie et regagna, sans un mot, la banquette où elle était assise, puis elle lança :

—Les voilà tes ronds, à preuve que j'ai pas voulu te refaire...

Tout à coup je compris que c'était la Souris, la gosse dont mon camarade m'avait parlé, la pauvre gosse à qui il avait prêté, donné plutôt, quelques malheureux francs pour lui éviter la tournée qui lui revenait par principe.

—Elle m'apparaît, me dis-je, moins gentille qu'à lui. Pour être juste elle m'apparaît même comme une roulure finie.

La Souris, du moins je crus que c'était elle, couvait maintenant Jacques Labrie du regard. Elle l'admirait visiblement de toute sa pauvre âme de prostituée, le regardait empocher son argent.

De toute évidence Jacques Labrie n'avait qu'un signe à faire pour lever la Souris, l'emmenner, en faire sa chose, sa pauvre esclave, comme avait fait l'autre, le costaud Campistron. Mais

outré que mon camarade ne pratiquait pas ce métier, il avait pour le moment d'autres préoccupations. Sans doute l'ivresse poussée à ses dernières limites l'empêchait-elle de voir la gosse, de se rappeler l'histoire et pourquoi elle lui rendait cet argent à pareille heure en pareil lieu, au risque de le faire échapper.

Il faut reconnaître ce qui est. Les souteneurs ont des usages qu'ils respectent. Ils ne soulèvent pas la femme d'un frère. Surtout ils n'acceptent jamais rien d'elle. Les affaires de ce genre, excessivement rares se règlent d'ordinaire à la loyale, à coups de lame, comme cela se doit.

Or, Jacques Labrie avait pris les sous de la Souris. Circonstance aggravante, il les avait ramassés en public, au nez de son mec. L'affaire allait sûrement se gâter car Campistron vrai-

semblablement n'avait pas les foies et mon camarade était ivre à ne rien comprendre, à ne rien voir, à ne se tenir debout que par un de ces phénomènes de l'ivresse auxquels on assiste sans se les expliquer. Oui, cela allait sûrement mal finir pour mon camarade, gros comme une allumette et qui blémissait sous le feu intérieur de l'absinthe qui le rongait.

A la première bousculade, pensais-je, à moins que ce ne soit au prochain verre, il va s'écrouler, ivre-mort.

Mais Jacques Labrie ne s'écroula pas: je le vis lever son verre d'absinthe. A ma surprise il le reposa sur la table sans l'avoir porté à ses lèvres.

—Garçon! rugit-il, il y a un mégot dans mon verre: je ne bois pas dans les crachoirs, apportez-m'en un autre!

L'accordéon avait cessé de gémir. Les couples avaient interrompu leur valse chaloupée. Les consommateurs s'étaient levés, faisaient, comme sur un mot d'ordre, autour de la table de mon camarade, un cercle qui allait se rétrécissant. Poussé par la curiosité, je me levai comme les autres: je voulais voir ce qui allait se passer.

Le garçon avait à peine apporté une seconde absinthe et Jacques Labrie l'avait à peine réglé en lui laissant, à son habitude un royal pour-boire, qu'une main rafla le verre, l'envoya rouler sur le parquet. Jacques Labrie leva la tête. Une espèce de colosse en maillot rayé de rouge et de blanc était devant lui:

—C'est moi, fit-il d'une voix grasse et traînante, Campistron, dit le Costaud-de-la-Montagne, le mec à la Souris.

Après avoir lancé à la figure de mon camarade une bouffée de sa cigarette, il ajouta :

—Si c'est des fois que t'as pas les foies, tu peux toujours t'aligner. Mais je te conseille de numéroter tes abattis avant la danse: ça t'aidera à les retrouver après.

—De quoi, de quoi, dit Jacques Labrie d'une voix aussi grasse, aussi traînante que celle de son redoutable antagoniste?

—Je dis, reprit le colosse qu'y sera pas dit que la Souris aura donné son pèze à un arpion devant moi. Il faudra pour ça qu'il m'ait descendu auparavant.

Ayant lancé à la figure de mon camarade une seconde bouffée de sa cigarette, il ajouta :

—T'as encore le temps de caleter, le Blême.

Mais loin de songer à caleter, c'est-à-dire à filer, le Blême, s'appuyant des deux mains sur la table qui était devant lui, se leva lentement.

—Le malheureux, me dis-je, il a peine à se tenir. Il ne verra même pas le coup qui va l'abattre.

Sur la table voisine se trouvait une bouteille. D'un geste dont la rapidité me déconcerta, Jacques Labrie s'en saisit et la lança à la figure du Costaud. J'entendis un juron épouvantable. Il y eut des cris, un tumulte fait de tables et de chaises renversées.

—Le train onze! me dis-je en mettant un pied devant l'autre.

Jugeant inutile de me faire démolir au milieu de ce joli monde, je gagnai la sortie. Je remontai la rue de la Montagne et m'embusquai dans un

coin d'ombre de l'église Saint-Etienne-du-Mont. Je voulais voir la fin de ce drame. Je voulais ramasser mon camarade qu'on allait laisser ensanglanté sur le pavé. Je voulais lui porter secours dès que les malandrins seraient partis.

J'entendis une rumeur, puis je le vis sortir du couloir qui conduisait du bal-musette à la rue. Il était suivi de près par Campistron qui venait en tête de la bande des mecs et des marmites pour qui un combat, même inégal, est le spectacle qui les prend aux entrailles, les jette dans des transports d'enthousiasme.

—T'as bien fait de sortir, le Blême, clâma le Costaud: ici il n'y a pas de litrons à lancer. Sois tranquille je ne te donnerai pas la "baffe" qui te démolirait. J'ai des cognes à ne pas salir...

Inclinant lourdement le torse, il décocha à mon camarade une ruade destinée à l'atteindre en pleine poitrine. Mais celui-ci ayant fait demi-tour la reçut à faux sur son bras replié. Il n'en vola pas moins et alla s'abattre sur le trottoir comme un pauvre pantin désarticulé...

—Il se relèvera de cette affaire, me dis-je, crachant le sang, les poumons déchirés par les côtes enfoncées.

La chute du Blême avait été accueillie par des rires, mais quelqu'un lança :

—Repique pas au truc, Campistron, rapport à la rousse, des fois. Sois tranquille: il a son compte...

Lève-toi, charogne! grogna Campistron, s'adressant à la pauvre loque gisant à quelques pas.

On félicitait le Costaud de la leçon qu'il avait donnée à celui que personne d'entre eux ne connaissait mais que tous appelaient le Blême.

—Quant à toi, la Souris, poursuivit Campistron, si tu veux me remplacer, choisis au moins autre chose qu'un flanc-mou de ce calibre.

Or pendant que Campistron se laissait aller à la jactance, j'observai que la pauvre loque, vraisemblablement évanouie sur le trottoir, ramenait lentement, imperceptiblement son bras vers son veston et repliait ses jambes. Je compris qu'il se ramassait et, tout à coup, je vis luire dans sa main une lame.

—Malheur, me dis-je, en retenant ma respiration, qu'est-ce qui va se passer?

Jacques Labrie ne se releva pas: il bondit, se détendit comme un ressort et retomba, plié en

deux, aux pieds du Costaud. Je vis, avec la rapidité de l'éclair, son bras s'allonger. Aussitôt le Costaud poussant un rauque gémissement porta les mains à son ventre. Elles se couvrirent de rouge et le colosse s'affala lentement sur le trottoir...

Le Blême, cette fois, n'avait pas attendu. De toute la vitesse de ses jambes maigres et nerveuses, par sauts et par bonds légers, il avait remonté la rue de la Montagne. Comme il se retournait pour se rendre compte si la meute des mecs s'était lancée à sa poursuite, une voix de femme s'éleva, celle de la Souris:

—Bien travaillé le Blême! T'es mon homme! et quand tu voudras.

Ce fut tout. La rue sombre retomba dans son sinistre silence. Les mecs se dispersèrent comme

des ombres et le Costaud resta sur place à gémir sourdement... Les agents, à leur prochaine ronde allaient le ramasser, le diriger sur l'hôpital d'où il partirait sans doute pour la Morgue. Ces messieurs savaient que les coups de lame au bas-ventre ne pardonnent guère et, ne se souciant pas de se compromettre, filaient en douce.

Jacques Labrie prit sur sa droite la rue Valette qu'il descendit rapidement...

*

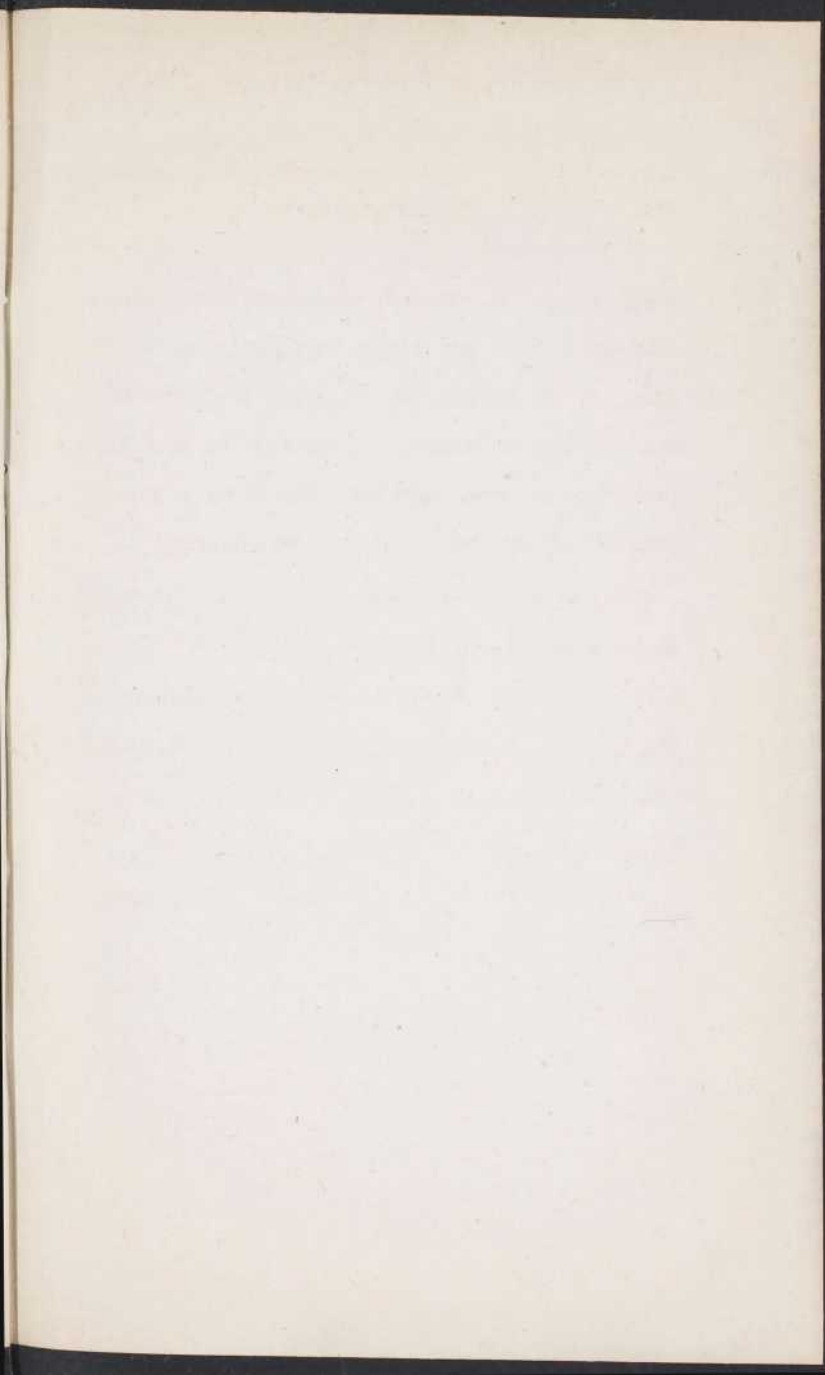
* *

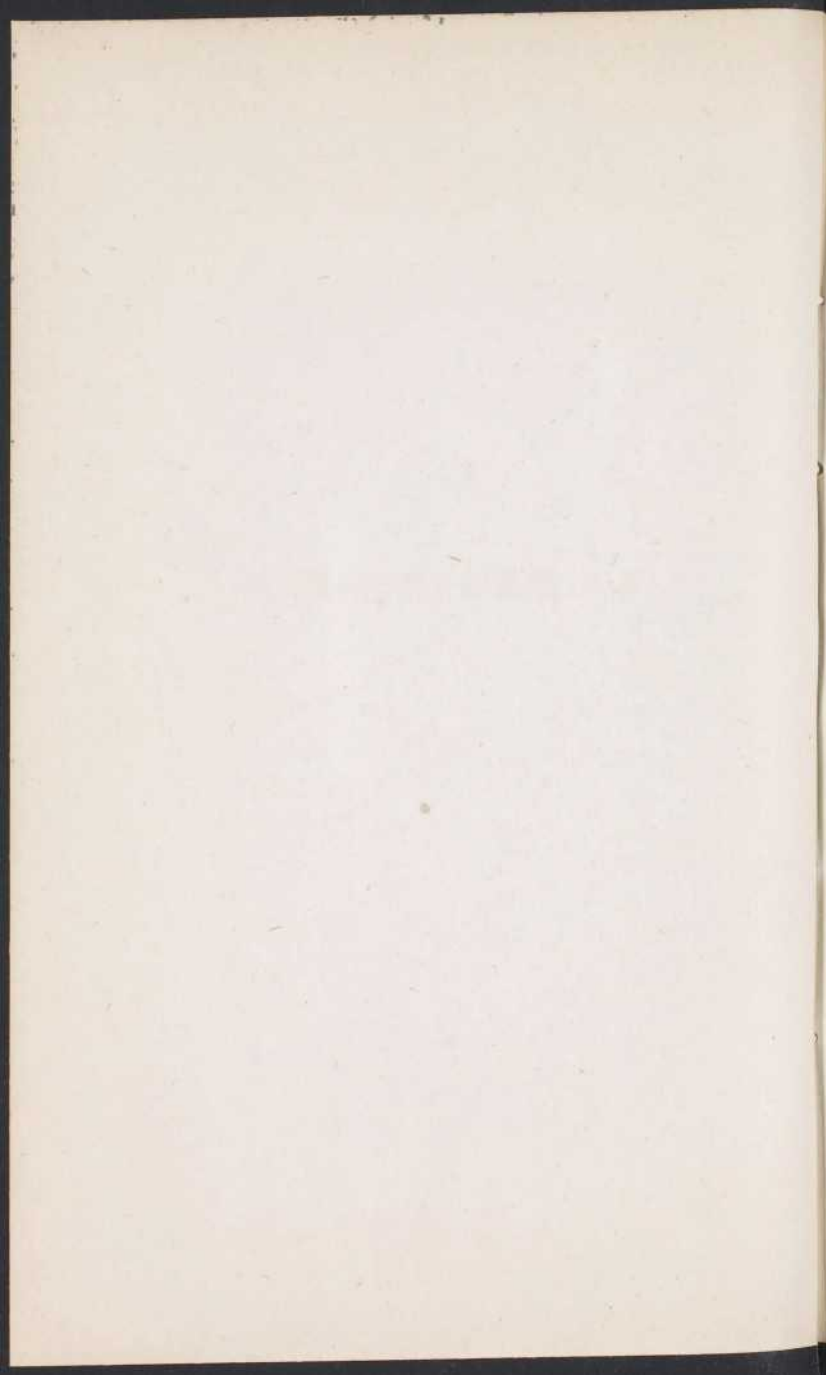
A deux jours de là j'assistais, avec ces camarades de la presse parisienne, à l'arrivée en Gare du Nord, d'une notabilité canadienne: un gentleman rasé, maigre, souriant, très distingué. Comme je m'approchais pour le saluer, je m'avisai de la présence d'un petit monsieur que l'homme d'Etat canadien, tenait par le bras et

avec lequel il causait familièrement: c'était Jacques Labrie qui rentrait de Londres. Un peu pâli par la fatigue du voyage, sans doute, il était, à son habitude, impeccable en son complet bleu marine, rasé de frais, tenant sur son bras replié son raglan de coupe anglaise.

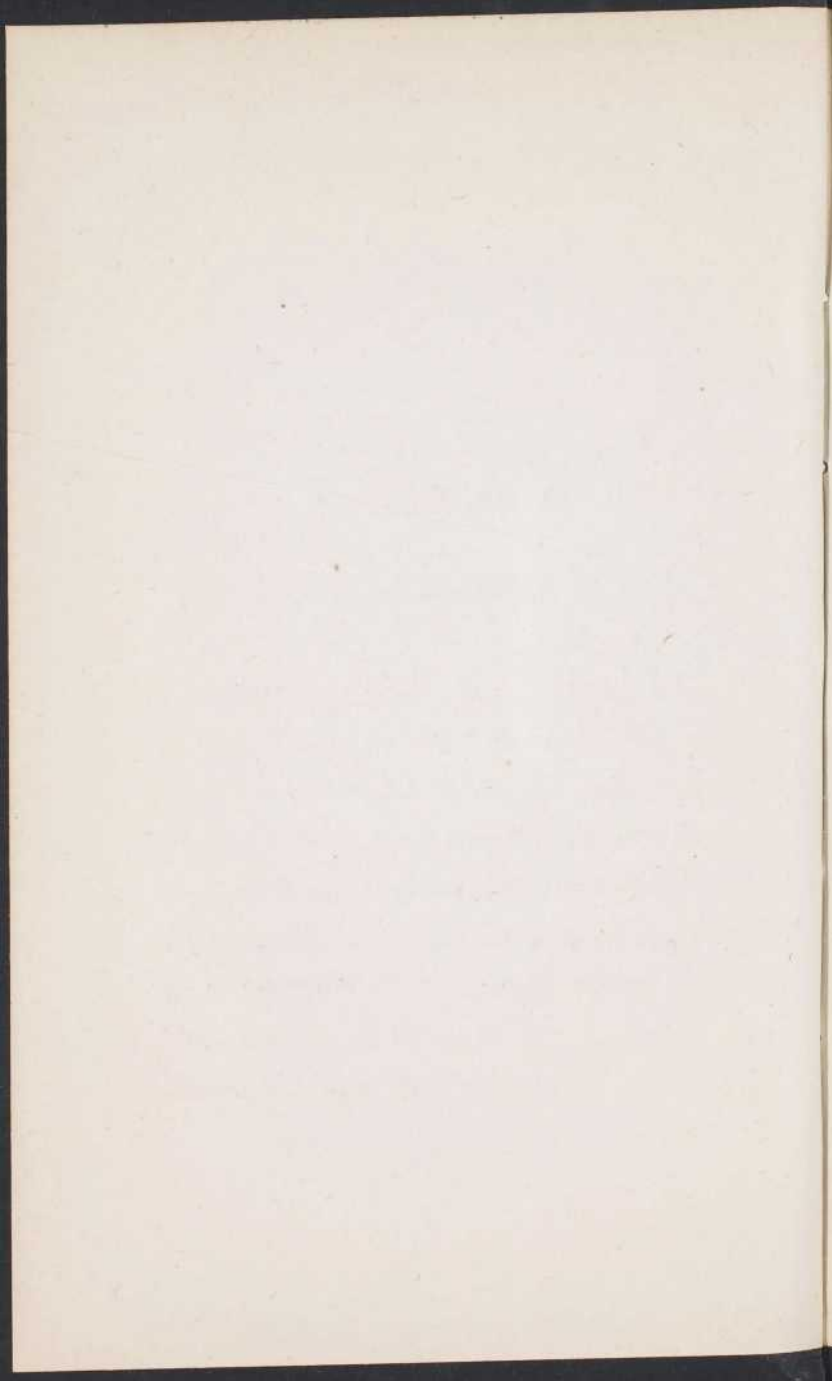
Qui aurait pu supposer que ce reporter fluet, de type américain, froid et glabre, à l'allure à la fois timide et distante, était précisément ce Blême qui, deux nuits auparavant, avait descendu d'un coup de couteau au bas-ventre, Campistron, le Costaud-de-la-Montagne?

Paris 1940





LA PROMESSE



LA PROMESSE

La pluie glacée de novembre tombait drue sur la terre recouverte de feuilles rouges et jaunes. Calfeutré chez lui, Jacques Labrie, ce soir-là, revivait son passé. Il comparait sa vie en continue alerte d'autrefois, sa vie de reporter tissée d'imprévu, soumise au hasard, à l'existence fade qu'il menait aujourd'hui, à Montréal, dans cette tranquille rue de Berri où la voix grêle d'un carillon rompait la monotonie des heures.

Un pas lourd et cadencé martela le trottoir, Jacques Labrie prêta l'oreille et sourit. C'était l'allure, la même en tous pays, du brave gardien de la paix, soulevant la jambe d'un coup d'épaule, qui fait sa ronde chaque nuit... La Fée Souvenir, le berçant comme un beau navire sur l'Océan du rêve, l'emporta très loin du présent positif et sans pittoresque auquel le jeu de circonstances hostiles l'avait lié. Il était dans cette Espagne qu'il avait aimée, pays de soleil et de couleur où le sérénisme fait, lui aussi, sa ronde, mais en chantant les heures de poésie et d'amour qui glissent au long de la nuit bleue:

"Han tocado las dos

"Brillan las estrellas

"Es serena la noche:

"Duerme bien!..."

(Deux heures ont sonné

Les étoiles brillent

Est sereine la nuit:

Dormez bien!...)

Dans le souffle du vent mauvais, à travers le grésillemeut de la pluie glaçante, il perçut, pré-

lude à toute romance gitane, ces accords dans la basse où vibrent, en arpèges de passion, les cordes de la guitare sentimentale. A son oreille, montant de l'abîme où tombent les jours abolis, une voix gutturale au timbre de cuivre, chanta sur les sonorités castillanes.

Longtemps après que la voix se fut éteinte, il resta sous le charme...

—“Son las dos horas”, murmura-t-il, il est deux heures: c'est le moment de se pencher sur ce qui reste de mes belles heures mortes...

Dans un angle de la pièce faiblement éclairée, était une armoire bretonne déroulant sur sa porte une naïve ronde paysanne. Il en sortit un cofret qu'il ouvrit. Trois souvenirs y dormaient: un petit mouchoir brodé, une adorable boucle de cheveux blonds aux reflets d'or ardent, une photographie sur un rectangle de carton.

C'était un de ces instantanés sur lesquels les amateurs réussissent parfois à saisir un moment, une attitude de la vie. Il avait été pris à deux pas de la "Maison" d'une toute jeune fille parvenue à cet âge incertain et charmant où, n'étant déjà plus une enfant, elle n'est pas encore une jeune femme. Intimidée par le kodak, elle se collait à la muraille, comme pour s'y enfoncer, y disparaître, sans toutefois lâcher son chat Ronron, qu'elle tenait à pleins bras. Elle ouvrait sur l'objectif des yeux remplis d'inquiétude que Jacques Labrie, dans la demi-teinte de son cabinet de travail, revoyait en pensée... des yeux du vert changeant de la mer.

C'était cette petite aux bonnes joues de fillette, aux lourdes nattes de filigrane d'or roux qui avait recueilli dans ses petites mains son pau-

vre coeur douloureux. Avec son sûr instinct de femme elle avait deviné que ce coeur était épuisé, vidé de sa substance par une atroce blessure dissimulée. C'était elle dont il considérait l'image avec une émotion attendrie, qui l'avait aidé à se ressaisir, guidé, soutenu dans l'effort qu'il avait dû fournir, jour après jour, pour remonter la pente au bas de laquelle il avait roulé. Jacques Labrie se disait qu'après tant d'autres ayant plus ou moins mal fini, cette aventure où il avait connu l'amour sincère et profond, cette aventure très douce, sans risques et sans histoires, serait la dernière de sa vie.

*

* *

Il n'est peut être pas un reporter montréalais, ayant aujourd'hui pris de la bouteille, qui n'ait plus ou moins fréquenté le Cordon Bleu. Cette

extraordinaire gargotte florissait dans l'ombre de l'Université. Elle dominait des quinze marches de son escalier la vivante rue Sainte-Catherine et, plus exactement, un magasin dont elle vouait les tenanciers à une inéluctable faillite. La mère Lelarge y dispensait, contre quarante sous, un menu d'une telle abondance que personne, de mémoire de client, n'avait pu le descendre jusqu'au dernier dessert.

La clientèle du Cordon Bleu se recrutait parmi les employés de commerce du quartier, gens paisibles et peu exigeants. Mais une pièce en retrait de la salle du restaurant s'appelait la "cage" parce que la patronne avait eu la faiblesse de la réserver à un groupe qu'elle appelait, la "ménagerie", qui y dînait chaque soir. Certains clients, recommandables pour leurs

manières polies et réservées, estimaient que de solides barreaux eussent dû séparer la "cage" de la grande salle de l'établissement, affectée aux gens raisonnables. C'est que s'y introduisaient, à l'heure de la soupe, des reporters, des acteurs, des peintres, voire des poètes, tous gens qui évoluent en marge de la société bourgeoise, s'expriment aux confins du bon sens et dont l'assemblage constitue ce monde hétéroclite et inquiétant qu'on appelle la bohème.

Certains soirs de discussions orageuses, c'est-à-dire de forte bombance, une assiette faisait, deci delà, fausse route par la fenêtre de la cage et voltigeait dans les libres espaces en direction du trottoir. L'instinct de la conservation conseillait aux passants de raser les murs à vive allure.

C'est précisément à la cage, un soir où la ménagerie, au grand complet, y tenait ses assises que Jacques Labrie conduisit sa petite amie, timide et blonde, comme il eût fait d'une grande personne. Deux heures durant ce fut un feu roulant de jeux de mots, d'expression cocasses. Un poète prétendait se spécialiser dans les cris d'animaux antédiluviens. La petite, décontenancée, avait peine à suivre le fil des plaisanteries.

Au dessert, comme Jacques Labrie causait d'un peu près à une actrice, il sentit le regard de sa petite amie, lourd de reproche, peser sur lui. Il constata avec surprise que le vert émeraude de ses beaux yeux tournait au bleu profond du saphir: signe d'orage. En hâte il se leva, s'offrit cérémonieusement à la reconduire. Et ce

fut pendant le trajet, du restaurant à la "Maison", que, d'une petite voix hésitante, grosse de sanglots de fillette, elle lui livra son grand secret. Elle l'aimait: son coeur, s'éveillant à l'amour, elle commençait à souffrir. Il avait été bouleversé par cet aveu inattendu, adorable. Mais aussitôt il lui sembla qu'il commettrait une inqualifiable infamie à tromper cette fillette sans méfiance, à cueillir cette petite fleur qui avait l'imprudence de s'épanouir à portée de sa main.

—Mon Tout-Petit, dit-il, avez-vous songé que vous êtes le printemps et moi l'automne, que vous êtes la fleur en bouton, pas tout à fait éclosée et moi, celle qui se fane?

—Avez-vous songé, poursuivit-il, que je ne suis pas libre peut-être et que sous la trame de ma vie il y a un drame qui se cache?

—Par tempérament, je ne reste pas en place. J'ignore le matin où je serai le soir. C'est ce qu'on appelle la bougeote. Pierre qui roule n'amasse pas mousse: je suis pauvre.

—Ma vie, on a dû vous le dire, c'est l'imprévu, le désordre du reportage: une série de courses éperdues sans liens avec celles du lendemain. Au bout de ma route il y a un fossé au fond duquel je roulerai, je le sais bien. Et je sais encore que je ne m'en relèverai point.

—Avez-vous songé enfin, dit-il haletant, que je vous dis ces choses, mon Tout-Petit à moi, parce que vous m'êtes chère infiniment?

—Je n'ai, interrompit-elle, songé à rien de tout cela, sinon à vous dans le ravissement: de tout mon coeur je vous ai aimé...

La tête repliée sur son bras, s'appuyant à la porte de la "Maison", elle se tut, secouée de sanglots convulsifs, comme une pauvre petite à qui on a fait une grosse peine. Bouleversé, il la prit dans ses bras pour la consoler, bercer son grand chagrin.

—Ne pouvant être pour vous, dit-il, mon Tout-Petit, celui que je voudrais être, je serai du moins le grand ami qui console et comprend.

Faisant effort sur lui-même pour dominer son émotion, il reprit, goguenard :

—Je suis, voyez-vous, un type de mauvaise conduite, mais de bon conseil.

—Bonsoir, mon Grand Ami à moi, murmura-t-elle, la voix mouillée de larmes.

—Mon Tout-Petit, suivez bien mon raisonnement. Si vous pleurez, vous allez fondre en

larmes et, je le crains, vous répandre sur le trottoir, ce qui vaut mieux, évidemment, que se répandre en paroles inutiles. Pour vous recueillir il me faudra un instrument que je n'ai pas sur moi: une cuiller à pot, par exemple, ou, mieux, un larmier ou larmoir. Oui! je dis bien, l'armoire à glace!

—Vous êtes un peu fou, je pense, dit-elle déjà à moitié rieuse.

—Je suis assez de cet avis. C'est pourquoi je vais tenter de vous parler raison. Ne vous étonnez pas, je vous prie: c'est une chose qui m'arrive!

—Ecoutez-moi bien: nous nous verrons souvent. Je vous promets de ne plus jamais vous faire de la peine, comme je vous en ai fait ce soir...

*

* *

A sa table de travail, Jacques Labrie songe maintenant à ce qu'eût été sa vie s'il n'eût pas rencontré Tout-Petit sur sa route. La noce eût continué, sans doute. Combien de temps eût-elle mis à l'user? Un an? Deux, peut être?

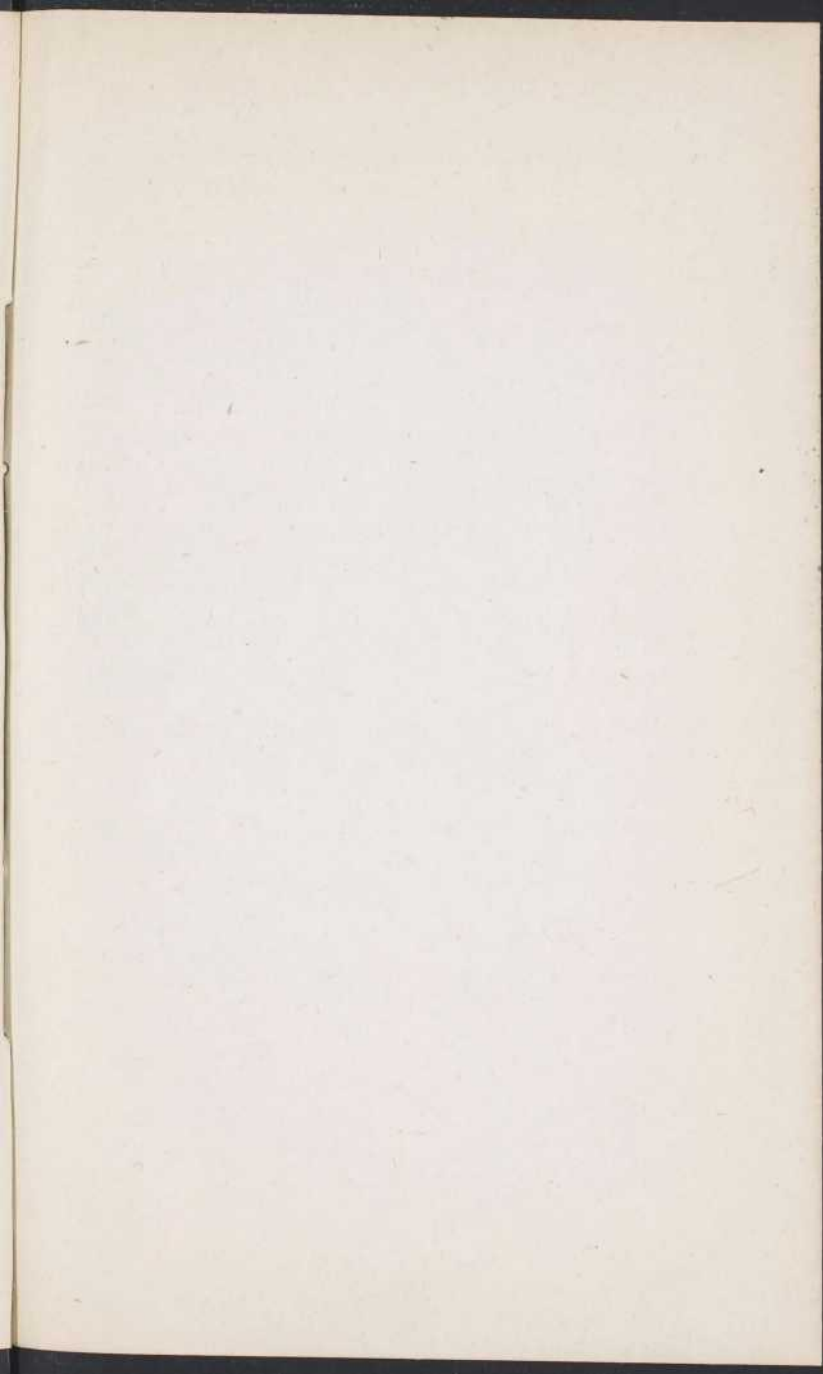
Ses yeux se fixent sur la délicieuse photographie de la fillette et de son chat Ronron, puis ils se posent sur un pastel aux tons veloutés et très doux, portrait de jeune femme adorablement jolie. Longtemps il considère l'une, puis l'autre et murmure:

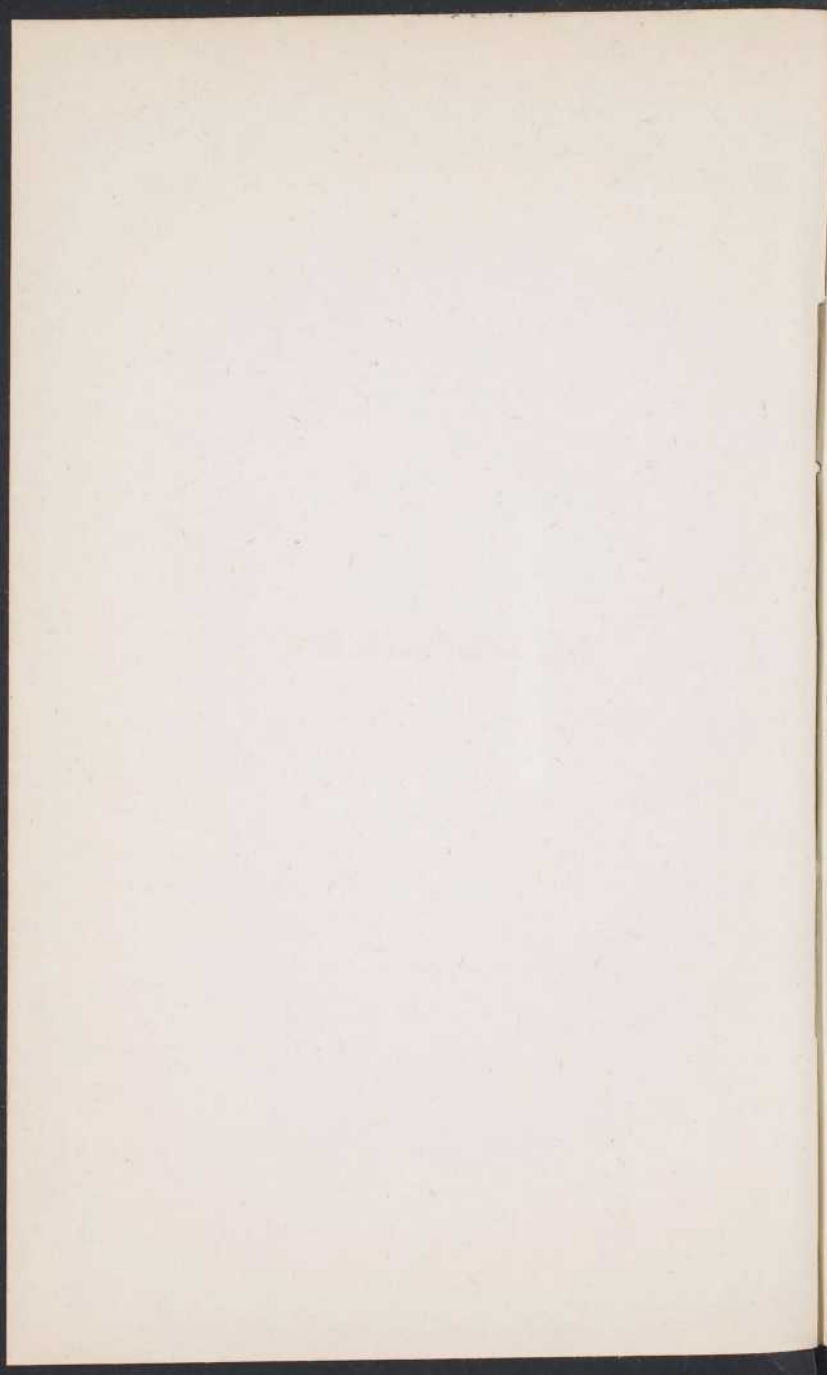
—Oh mon Tout-Petit, fleur à peine éclosée, bon génie qui me fut secourable aux jours difficiles, c'est toi qui es devenu le modèle de cet admirable portrait. A la beauté un peu sauvageonne d'autrefois tu as ajouté le charme spirituel de la Parisienne fait de grâce et d'élégance et

surtout l'attirance de la fleur épanouie que promettait le bouton, à peine éclos, que j'ai cueilli.

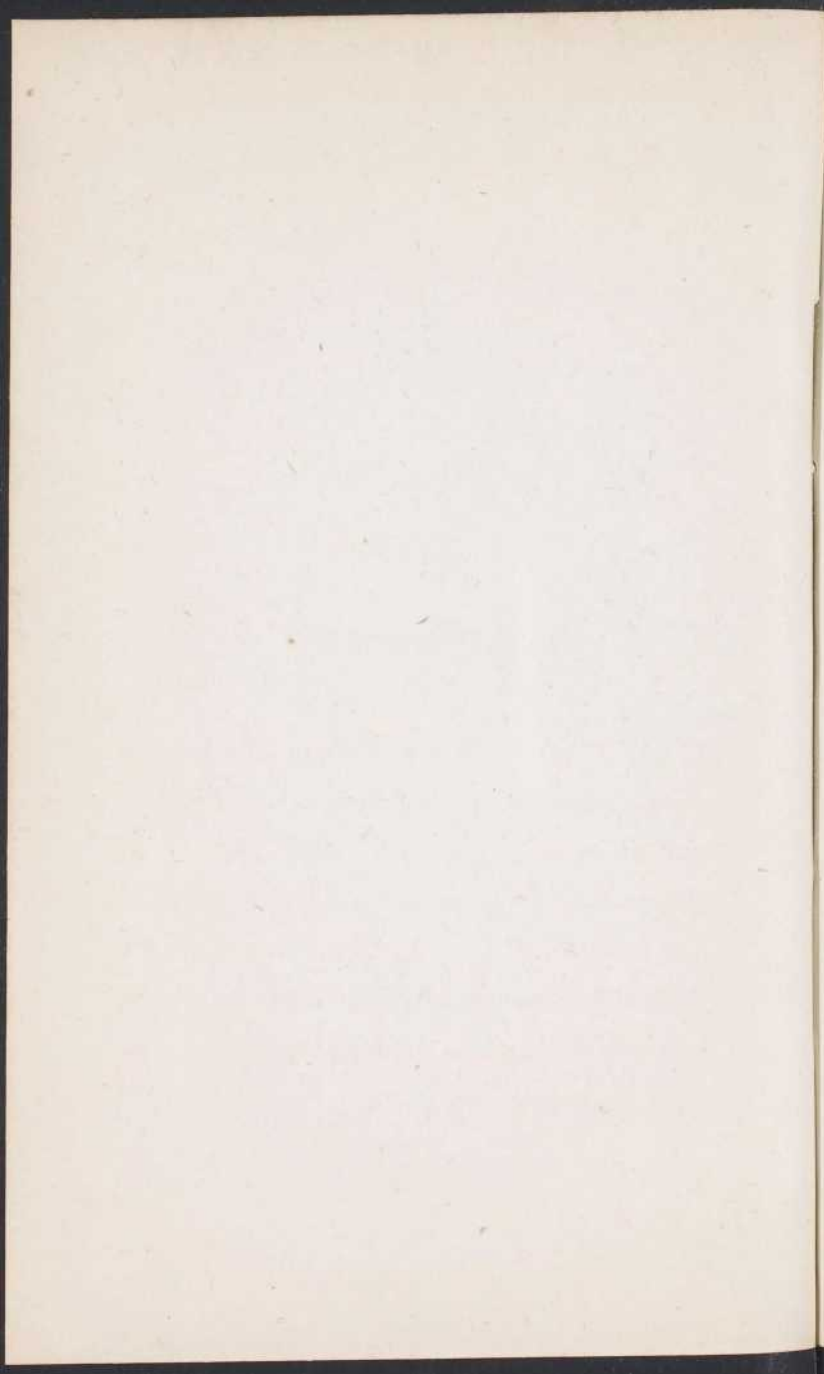
—Tu seras pour moi, Oh mon Tout-Petit, la femme que je ne verrai pas vieillir. Comme Thaïs tu seras, à mes yeux, toujours jeune, éternellement belle, car ta vie est à son printemps, mais la mienne est à son automne. Bientôt ce sera l'hiver, l'engourdissement dans le froid. Pour moi comme pour la Terre ce sera le grand sommeil sous la couverture blanche... Un soir comme celui-ci je m'endormirai sans te le dire pour ne pas te voir pleurer, pour ne pas te faire de peine, comme, un soir, je te l'ai promis... souviens-toi.

Allée Maintenon, à Paris, 1943





LE REMORDS



LE REMORDS

C'était le déclin du jour, l'heure de lassitude et de mélancolie où les Parisiens se laissent aller aux confidences. Le tumulte de Paris, apaisé, n'était plus que l'accompagnement en sourdine de la nuit. Boulevard du Montparnasse, Jacques Labrie et moi nous allions à pas lents vers l'un de ces cafés où se coudoient les huluberlus de tous les pays.

—Je suis curieux de savoir, dis-je à mon ami, s'il y a eu des femmes dans ta vie. Car, jusqu'ici, tu t'es abstenu de m'en parler.

—Si, il y en eût. Une surtout dont je garde le souvenir. Mais on évoque volontiers les aventures d'où l'on est sorti glorieux. On parle moins des autres...

Haussant les épaules, il conclut :

—C'est humain, que veux-tu!

*

* * *

—Te rappelles-tu, reprit Jacques Labrie, le scandale des Transporteurs Réunis?

D'un coin obscur de ma mémoire se leva à cet appel le vague souvenir d'une affaire qui, à l'époque, avait eu un énorme retentissement.

—Si je ne me trompe, dis-je, ce fut une de ces colossales filouteries comme il s'en produit périodiquement à Paris.

—Je crois même, précisai-je, que sur le palmarès des grandes escroqueries parisiennes, celle-ci se situe à la suite de l'effarante histoire du testament des Crawford. Mais Stein, qui monta de toutes pièces l'affaire des Transporteurs Réunis, s'il n'eût ni le doigté, ni l'imagination de la grande Thérèse, se compare tout de même à Rochette, dont le Buisson Lumineux coûta plusieurs centaines de millions aux Parisiens.

—La Compagnie des Transporteurs Réunis, enchaîna mon ami, était une de ces combines engloutissantes qui font l'admiration des financiers marrons de tous les acabits.

—La France, poursuivit-il, était sortie victorieuse de la grande guerre. Mais son effort l'avait épuisée, ses navires de commerce avaient disparu des grandes routes de la mer. La crise était sérieuse: Stein le comprit. Il eut sa trouvaille de génie: la formule retentissante du rappel des économies qu'il lança dans la presse. Deux années durant, à longueur de journée, les petits bourgeois lui apportèrent leurs économies. Et Stein, pour constituer sa flotte, rafla en Angleterre et en Allemagne, les vieux sabots dont les boulons ne tenaient plus que par la rouille et les tôles par la peinture. Le "Janus" était du nombre. Il faisait un service de fret entre Marseille et New-York avec escales à Casablanca et Oran.

*

*

*

Dans tout port de mer il y a le mauvais coin, l'endroit d'où rien n'est à portée, vers lequel on refoule les navires de rebut, les unités battant pavillon de compagnies douteuses. Le "Janus" avait amarré sa coque aux tôles éraflées que surmontait son château-milieu à la peinture délavée, à un appontement aux madriers à moitié pourris du port de Brooklyn, ce parent pauvre de New-York. De son unique cheminée, de son tuyau, comme disent les marins, ne montait même pas le mince filet de fumée qui annonce que si les feux des machines sont éteints, le fourneau du maître-coq, où s'élaborent les fri-cots de l'équipage, connaît du moins une réconfortante activité.

Du maître-couple à la plage arrière, le pont du "Janus" était d'une seule venue. Seul le

pont-avant, qui se terminait par la cambuse de l'équipage, était en contre-bas. L'état-major, composé du commandant, du chef mécanicien, des officiers de pont et des machines, était logé dans le château-milieu au centre duquel était la claire-voie, cage de fer où les leviers, les pistons et les bielles étaient immobilisés.

L'instinct, je pense, me poussant, je montai à bord. Ne trouvant sur le pont personne à qui parler, je grimpai sur la passerelle. Elle était attenante à la chambre de veille, dont la porte avait été mise au crochet.

—Holà du bateau! lançai-je à la cantonnade.

Je vis bientôt une tête émerger de l'escalier intérieur de la chambre de veille.

—Capitaine Escande, commandant le "Janus", lança la tête.

—Je vous préviens, lança la tête avec un accent prononcé du Midi, que je ne “spike” pas “l’englishe” et que si vous ne causez pas le français, la conversation a de fortes chances de tomber à plat.

Le commandant était en sabots et avait le cou engoncé dans un passemontagne de laine, bien que nous fussions en pleine canicule new-yorkaise.

—Mon commandant, m’écriai-je, quelle joie vraiment! d’entendre du français et du vrai, après tout ce baragouin américain!

Bref, au bout d’une heure je sortais de la cabine du commandant ayant appris que la paye se faisait attendre et qu’un timonnier descendu à terre n’avait pas regagné le bord. Il avait été convenu que je remplacerais le déserteur et que

je ne réclamerais rien lorsque le "Janus" s'amarrerait au quai, à Marseille. Enfin, ma compagne figurait au titre de femme de chambre sur le rôle d'équipage.

*

* *

Le lendemain, au lever du jour, je hissais moi-même le pavillon blanc bordé de bleu des navires en partance et, à la première cloche du premier quart, le "Janus" prenait la mer pour Providence où il devait compléter sa cargaison. Deux jours après nous repartions, pour de bon cette fois. Pendant mon quart je voyais la mer se creuser, le vent fraîchir. Bientôt nous piquions dans du gros temps qui tournait à la tempête. Mais le "Janus" en dépit de son air de péniche avec sa coque basse sur l'eau, se révélait bon marin, roulant peu et se relevant rapidement à

la lame. L'équipage était au sec dans la cambuse et les panneaux de cale parfaitement étanches. Je m'en étais rendu compte ayant, comme tout marin, passé l'inspection du navire sur lequel il embarque.

Nous filâmes franc Est jusqu'en vue des Açores, puis, au Sud. Au trente-septième jour de cette course peu compliquée, le guindeau laissa filer par l'écubier l'ancre dans le port de Casablanca.

J'ai gardé de ce voyage pendant lequel, chaque jour, j'ai fait mes deux quarts à la roue, l'amour de la mer, cette chose si belle, si émouvante que les marins ne se lassent jamais de la contempler. Je l'ai vue sous le ciel pâle du Nord bercer le navire de sa houle d'argent et je l'ai vue, sous la Croix du Sud, d'un bleu plus pro-

fond que celui de la nuit. Je garde la nostalgie de sa couleur changeante à l'infini. Sa voix, certains soirs aussi tendre que le murmure d'une source, parfois terrible dans le grand vent, est pour moi la plus poignante des musiques.

*

* *

L'existence de la Compagnie des Transporteurs Réunis fut courte: à l'arrivée du "Janus" à Casablanca, elle tournait déjà de l'oeil. Il fallut dix jours au commandant pour obtenir assez de charbon pour atteindre Oran où se termina ma carrière de marin. Le navire y ayant été l'objet d'une saisie je dus gagner Alger par le train. Puis, ce fut par Marseille, Paris, Cherbourg, le plus triste des voyages de retour.

Je passe sur les péripéties du drame, écoeurant à force de banalité, que je vécus. L'amant

que l'on trompe, c'était moi. L'aventure que chacun trouve très drôle, c'était la mienne. Mais un soir, l'aventure sortit de l'ordinaire. Le destin, comme il arrive souvent, m'ayant pris par la main me conduisit là où il fallait pour me renseigner, puis il m'indiqua le moyen de sortir de ma situation ridicule et le geste à faire pour me libérer de celle qui m'y avait placé.

Ainsi qu'il est dit dans la chanson, j'avais été jusque-là "le seul qui ne savait pas." Mais il arriva ce qui arrive presque toujours aux voleurs d'argent ou d'amour: le mien se fit pincer. Je le vis sans qu'il m'aperçut et, dès ce moment, la situation se retourna. J'étais maintenant le seul à savoir que je savais et mon voleur était le seul qui ne savait pas.

De midi à quatre heures, pendant mon premier quart, je ruminai ma colère et posai les éléments du problème. Le commandant du "Janus" était celui que j'avais aperçu. Son navire battait pavillon tricolore et sa première escale était Casablanca, port du Maroc, pays de protectorat de la République.

—Mauvais, très mauvais, me dis-je. Si je joue du revolver à bord, c'est la cour d'assise en arrivant, et le jury sera, comme toujours, impitoyable, lorsque la victime est française et le meurtrier étranger. Car, ne l'oublie pas mon vieux, tu es Canadien, c'est-à-dire ressortissant britannique.

—Donc si tu veux éviter les joies réservées aux compagnies pénitenciaires, y compris le silo et la chicotte qui est l'argument en nerf de

boeuf des gardes chioumes du Sud, évite une esclandre... Un soir, dans un recoin de la ville maure, tu auras peut-être ta chance...

J'eus cette force énorme: me taire.

Un de nos avocats célèbres émit un jour devant moi cet aphorisme qu'il n'y a pas de cause absolument bonne et qu'il n'y en a pas d'absolument mauvaise.

"Il n'y a que des procès mal ou bien préparés. Les premiers se perdent, les seconds se gagnent".

—Comment gagner le mien? murmurai-je...

A la fin de mon quart je descendis sur le pont, ostensiblement pour me dégourdir les jambes, en réalité pour réfléchir encore. J'avais huit heures devant moi. A minuit moins le quart,

Capelan, le mousse, viendrait taper dans ma porte et hurler :

—Montez au quart!

Je gagnai ma chambre et me jetai sur ma couchette.

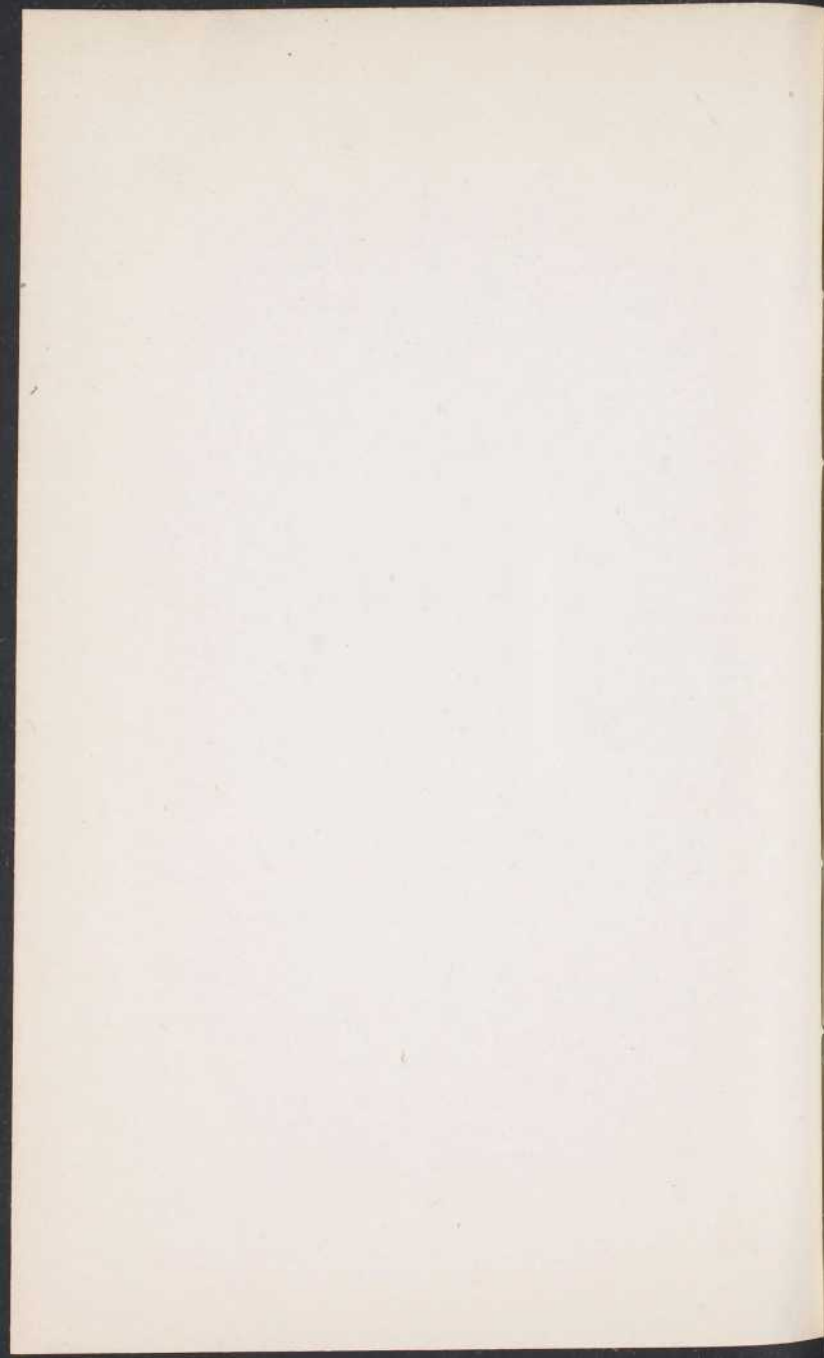
Lorsque je m'éveillai il était onze heures et demie. Disposant d'une demi-heure je sortis pour me rafraichir à l'air pur de la nuit. Le pont était désert. Le commandant faisait, avec l'officier de quart, les cent pas sur la passerelle. Dans l'ombre portée du château, je vis ma compagne. Penchée sur le bastingage, elle était hypnotisée par la mer. Sans doute songeait-elle au "beau geste", au suicide dont elle m'avait souvent rebattu les oreilles. A ses pieds était une lourde clé anglaise, apparemment oubliée par un mécanicien...

Dans l'ombre où j'étais noyé on ne m'avait pas vu, on ne pouvait m'avoir vu de la passerelle. J'étais près d'elle à la toucher en étendant le bras et j'étais plus près encore de la clé. Je n'avais qu'à me baisser pour la ramasser. La lui rabattre sur la nuque qui s'offrait, la faire basculer à la mer sans bruit en lui soulevant doucement les pieds eût suffi pour qu'elle fût hors de ma vie. C'eût été collaborer de façon délicate à ce "beau geste" dont elle avait tant parlé. Cette collaboration, à la vérité, eût été courte et définitive et il n'en serait rien resté car les requins-marteau, dans ces parages, laissent fréquemment voir leur nageoire triangulaire qu'ils promènent à fleur d'eau. Ma compagne étant neurasthénique, l'instruction eût conclu au suicide. J'en eus été quitte sans plus.

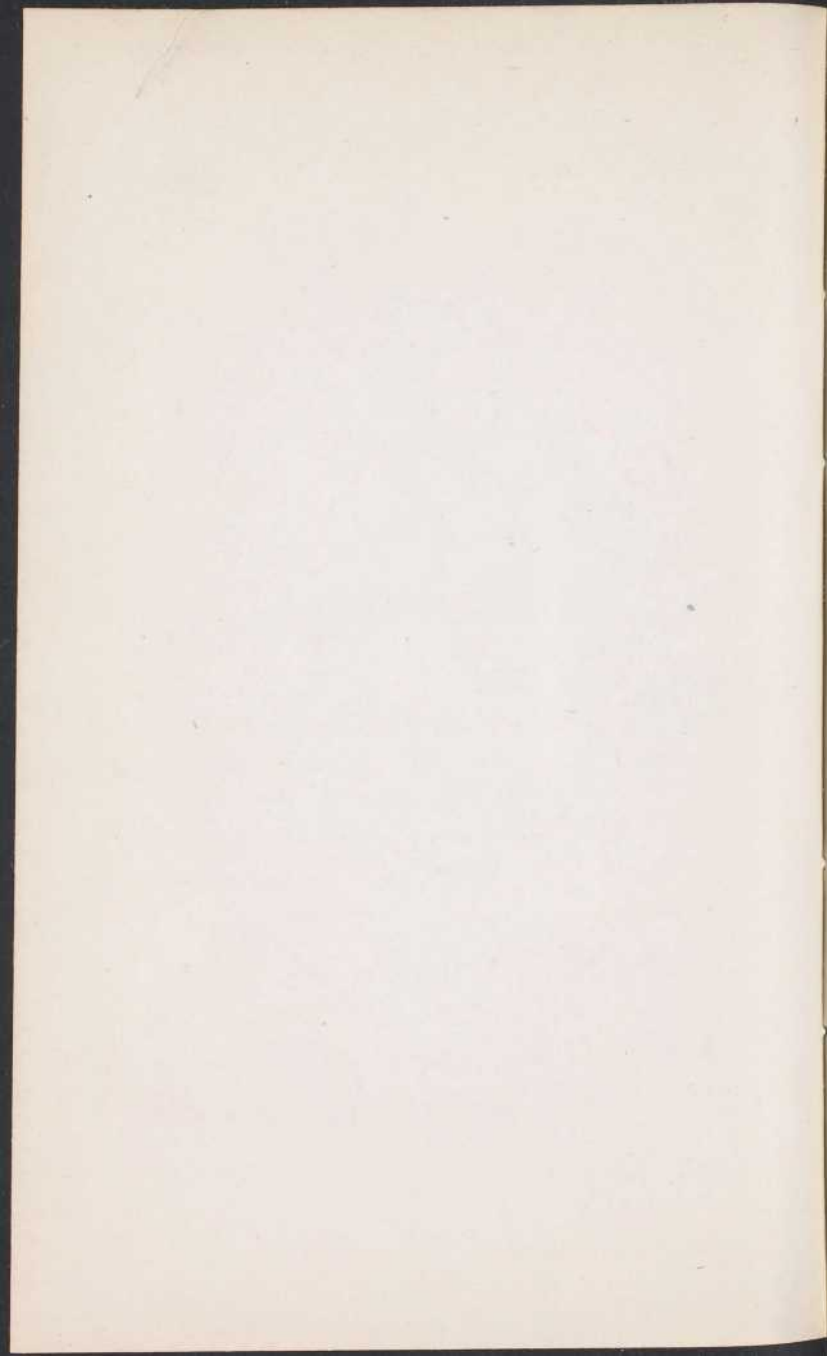
La belle occase, celle qui ne se retrouve plus s'était offerte: je ne l'avais pas saisie...

Selon Paul Bourget nos actes nous suivent: nos négligences aussi, hélas! En général elles se paient cher. Certaines coûtent la vie. Celle-ci n'a gâché qu'un temps la mienne. C'est pourquoi je ne me plains pas. Je n'ai que ce que je mérite et je sais que les plaintes sont inutiles. Mais lorsque je songe à cette période de ma vie gâchée, je revois cette femme et aussi la clé. Je suis alors bourrelé du remords de n'avoir pas fait le geste qui m'en eût libéré.





TROP TARD



TROP TARD

Assis, les jambes pendantes sur le rebord du quai de pierre, Jacques Labrie songeait, les yeux perdus au fil de l'eau. Il songeait avec mélancolie à sa jeunesse envolée, à la vieillesse qui allait bientôt venir, à la célébrité qui n'était point venue.

Il aimait ce coin de verdure entouré d'eau, l'île du Vert Galant, cette oasis apaisante que domine le Pont Neuf de son énorme masse de pierre. Il y venait presque chaque jour assister

au coucher du soleil à travers les feuilles. Il y était venu un jour comme celui-ci avec la compagnie de sa vie contempler la même splendeur : le couchant là-bas, au delà de la Seine, posant le Louvre sur un fond d'or en fusion. A dix pieds d'où il était précisément aujourd'hui, un cotre, gracieux comme une mouette posée sur la houle, se balançait au passage d'un remorqueur tumultueux. C'était un de ces petits voiliers qui sont le dernier mot de la construction anglaise. Il pouvait avoir trente-cinq pieds à la ligne de flottaison et quarante-cinq, peut être, au pont. On le sentait fin marcheur et solide à tenir sans fatigue la mer par tous les temps.

Jacques Labrie était resté bouche bée d'admiration devant ce bateau aux lignes pures, aux proportions parfaites. Un matelot lançait à la

volée sur le pont, l'eau d'un seau qu'il remplissait à mesure au long du bordage. Chose étrange, son allure était équivoque et ses mouvements, qui n'étaient décidément pas ceux d'un marin, avaient éveillé l'attention du rêveur. Mais, au bout d'un moment, il vit le matelot interrompre son travail et sortir une boîte à poudre de sa poche. Jacques Labrie éclata de rire: c'était une femme! Sans doute était-ce celle du patron qui montait, à ce moment, de la cabine sur le pont.

—Il s'agit probablement, se dit-il, d'un monsieur et d'une dame, ayant fait de ce bateau leur maison, qui séjournent à Paris à leur guise et en repartiront à leur fantaisie.

—Pourquoi, murmura-t-il, ce petit voilier ne serait-il pas à moi?

—A la place de cette femme, là, sur le pont, pourquoi ne serait-ce pas la mienne?

Et son imagination se mit à broder sur ce thème.

*

* *

Tout jeune, il avait entendu l'appel de l'horizon, appel irrésistible, comme celui des sirènes aux compagnons d'Ulysse, appel déchirant qu'entendent, un jour, les marins.

Il se revoyait dans ce petit port canadien où il avait passé son enfance, furetant sur le pont des trois-mâts carrés norvégiens qui venaient s'y amarrer. Plus tard, au cours de sa carrière de reporter, il avait toujours cherché à s'embarquer. Ses plus belles heures il les avait vécu à bord.

Jacques Labrie était la résultante de contradictions en apparence inconciliables. Il raffolait des voyages au long cours et n'aimait rien tant que rester à la maison. Les pays lointains l'attiraient, mais il tenait à coucher chaque soir dans son lit. Il aimait se perdre dans la foule des grands ports, mais à la condition de se retremper, chaque jour, dans la solitude.

—Comment, s'était-il demandé bien des fois, concilier ces deux tendances opposées: l'amour du voyage et l'instinct casanier?

Le bateau, qu'il avait devant les yeux, lui offrait la solution tant cherchée du problème, la réponse à la question tant de fois posée. Il serait la maison qui changerait de place, qui lui permettrait de vagabonder sur toutes les mers sans sortir de chez lui, il serait l'asile de solitude dont

il retrouverait le confort sous toutes les latitudes.

Assis précisément là où il était aujourd'hui, Jacques Labrie songeait qu'il s'était dit ces choses il y avait vingt ans peut-être. Il était alors en pleine force — du moins l'était-il encore aux yeux des autres. Mais, déjà, il avait eu ces premiers avertissements qu'on est seul à entendre et dont on ne parle pas. Une aiguille qui vous transperce le pied, la jambe qui s'alourdit, le tic-tac de la montre qu'on entend moins bien, lui avaient fait comprendre qu'il n'était plus tout à fait jeune.

— Pourquoi, murmura-t-il, ne pas s'embarquer sur un cotre pareil, bateau que son gréement simplifié, son tonnage réduit, permet à un homme seul de manoeuvrer?

—Pourquoi ne demanderais-je pas à la bonne compagne de ma vie, indulgente et compréhensive, de s'embarquer avec moi pour vivre à deux la vie sans maître à laquelle j'ai toujours pensé, dont, ensemble, nous avons souvent rêvé?

—Une drisse que l'on hisse, la voile triangulaire qui monte, le bel oiseau qui frémit et nous emporte; la course à l'infini sur la mer éternelle dans l'émerveillement de ses bleus, de ses gris, de ses verts, sous le soleil, la lune, dans la brume ou la pluie. Ce serait la tendresse murmurée de la houle, le chant infini du grand vent, la chevauchée hurlante des vagues dans la tempête. Ce serait l'univers accessible à mon gré: la Grèce et ses îles de poésie; l'Afrique et son mystère, les Antilles chatoyantes sur les flots lumineux, la mer de perle au lointain Orient, les îles

du bonheur et d'oubli au fond du Pacifique immense. Quelque jour, enfin, maîtresse trop aimée, la mer m'engloutirait en elle. Ce serait la disparition mystérieuse, l'énigme dont personne n'aurait la clé: le spectacle, écoeurant, peut-être, de ma lâcheté devant la mort, épargné à ceux qui m'ont aimé. Ce serait la possibilité d'écrire les belles histoires d'amour, d'aventures étranges, que je porte comme un trésor secret, que je ne raconte qu'à moi, sans les écrire, de crainte qu'en tombant de mon rêve à la réalité leur chatoiement ne se ternisse comme les ailes du papillon qu'on a touché.

—Oui! Pour moi ce serait tout cela. Mais que serait-ce pour Elle?

—Ai-je le droit, se demanda-t-il, d'exiger qu'elle me suive? J'ai déjà faussé son destin en

liant son printemps à mon automne, sa vie, jusque-là paisible, à la mienne, instable et tourmentée. Est-il juste de lui demander de s'embarquer?

—Consentirait-elle à abandonner le Paris changeant et gai pour la cabine, étroite et basse, le pont d'un cotre de quarante pieds? En accepterait-elle l'isolement, le silence, après avoir connu la vie parisienne amusante et mouvementée?

—Quelle alternative me laisserait son refus sinon de rompre nos liens qui me sont très chers, de m'embarquer seul, de partir au loin et pour toujours?

La réponse à ces questions qu'il se posait fut un non sans appel. Il se tourna vers sa compagne, mais, à sa stupéfaction, celle-ci était en

contemplation devant le cotre qui, dans le courant, tirait sur ses amarres dans un léger balancement.

Avait-elle compris que son destin venait de se jouer? Son instinct infailible de femme l'avait-elle avertie qu'elle avait devant elle la Rivale qui, un jour, emporterait peut-être son mari loin d'elle? Jacques Labrie ne le sut jamais. Mais sa femme posa sur les siens le regard de ses beaux yeux changeants dans lesquels il lut une tendresse infinie.

—Comme il est beau ce voilier, dit-elle. Fin, robuste, léger, il m'apparaît une merveille.

—La féerie des grands magasins, l'interrompit Jacques Labrie, n'est pas loin: hop! allons-y! Imagine-toi que j'ai vu, hier, dans une vitrine, un amour de petite robe et pas cher du tout...

—Je t'en prie, répliqua-t-elle, laisse-moi regarder encore ce bateau, il est si beau, si beau!

Etonné d'un tel enthousiasme, Jacques Labrie se rassit. Mais le charme était rompu, le rêveur était maintenant éveillé et considérait en connaisseur les qualités nautiques du petit voilier.

Quelques minutes, à peine, s'étaient-elles écoulées que la jeune femme se déclarait prête à partir.

*

* *

Le temps passa. Un jour, Jacques Labrie, se sentit las. Il avait posé sa plume et, tristement, songeait qu'il écrivait des choses qui ne plaisaient plus. Son genre avait vieilli, la vogue ne reviendrait pas.

Alors? pourquoi s'acharner? Ne valait-il pas mieux songer à la retraite, chercher un coin où manger en paix ses quatre sous? Sa jeune femme le considérait de ses beaux yeux chargés de tristesse, ayant deviné à certains insuccès récents, la série noire commençante.

—Il y a de cela des années, vingt peut-être, dit Jacques Labrie, nous étions allés à l'île du Vert Galant...

—Nous y étions allés, enchaîna-t-elle, pour assister au coucher du soleil, pour voir sa masse d'or en fusion tomber derrière le Louvre et nous y avons admiré un petit voilier anglais qui était une pure merveille.

Ebahi, il l'écoutait, incapable de l'interrompre.

—C'était, poursuivit-elle, un cotre solide à tenir la mer sans fatigue, par le gros temps et même par la tempête. Il était si fin, si léger, qu'en soufflant dessus, eût-on dit, il eut glissé sur l'eau. Un foc, une "marconi" pour grand'voile, un enfant de quinze ans l'eût manoeuvré...

—Ce jour-là, dit-il haletant, si je t'avais demandé de t'embarquer avec moi sur le pareil, eusses-tu consenti?

—Bien sûr, répondit-elle sans hésiter. Sur le moment j'ai pensé te proposer d'aller ensemble en Angleterre en chercher un qui pût nous convenir... j'ai attendu et puis, le lendemain, je n'ai pas osé...

—Moi non plus, dit-il le coeur déchiré. Moi non plus je n'ai pas osé...

—Mais la partie que nous avons perdue est à reprendre, s'écria-t-il dans un sursaut d'énergie. Je sais dans la baie de Caraquette, qui est dans notre pays, une petite goélette, fine marcheuse et solide, qui est à prendre. Voudrais-tu, cette fois, monter à bord?

La jeune femme s'approcha lentement et posa sa petite main sur son épaule. Jacques Labrie lut, cette fois encore, dans ses beaux yeux, de la bonté, de la tendresse. Très lentement, elle dit:

—Trop tard: tu n'es plus jeune...

Jaujac, Ardèche, 1939

Paris, Allée Maintenon, 1943





A LA TOMBEE DU SOIR



A LA TOMBEE DU SOIR

A sa table de travail, Jacques Labrie tristement songeait... Les bruits de la rue lui parvenaient assourdis par les tentures, les tapis de Perse, les étoffes anciennes qui habillaient la pièce. Au milieu des bibelots rares, des toiles lumineuses, des livres aux belles reliures, il trouvait le calme favorable à l'envolée de sa pensée. Il y vivait les rares heures sereines de sa vie agitée. C'était le sanctuaire où il oubliait les

crimes, les catastrophes: tous les événements qui tiennent le reporter en continuelle alerte.

*

* *

L'heure depuis longtemps était passée: Elle n'était pas venue. Une fois de plus Elle s'était dérobée au rendez-vous. Une fois de plus Elle donnerait demain une excuse qui serait un mensonge. Cette excuse, Jacques Labrie l'accepterait comme il avait accepté les autres: par lâcheté, par crainte de la perdre.

A la pensée qu'elle se détachait de lui, que bientôt il ne la verrait plus, son coeur se serrait.

*

* *

Jacques Labrie parcourait du regard sa bibliothèque, longue et basse, où les livres, à por-

tée de la main, s'offraient. Ses yeux s'arrêtèrent sur la glace, posée au milieu de la table, sur son chevalet de fer forgé, oeuvre d'un maître florentin. Dans la lumière grise du soir tombant, apparaissait un visage devant lequel il resta un long moment songeur. Penché pour le voir de près, l'étudier dans tous ses détails, il examina les deux longues et profondes rides qui enserraient sa bouche entre d'amères parenthèses; les poches qui se gonflaient au-dessous de ses yeux; les pattes d'oie de ses tempes; les fines égratignures qui striaient son front.

Pour la seconde fois un sourire de tristesse erra sur ses lèvres. Sur ce visage, dont il connaissait toutes les déchéances et toutes les flétrissures, il avait lu ce que le temps peut faire de la jeunesse. A travers les larmes dont ses

yeux étaient voilés, il crut voir un autre visage, qui était aussi le sien: son visage d'il y a plus de vingt ans, alors qu'il était le beau gosse auquel les femmes ne savaient guère résister. Cette tête aux yeux éteints, aux cheveux rares et décolorés, au teint flétri, était la caricature sinistre de l'autre, jeune et vivante, à la chevelure abondante et soyeuse, aux yeux de saphir. L'affreuse image évoquait le jour où, la chair quittant les os, elle ne serait plus que la tête de mort impersonnelle dont le rictus effrayant se cache sous terre, dans le mystère du cercueil.

*

* *

Le front posé sur sa main, dans l'attitude qui lui était familière, Jacques Labrie se perdait dans ses pensées. Il comprenait pourquoi Elle

se détachait de lui, pourquoi elle ne viendrait sans doute plus.

Il était au seuil de la vieillesse froide et sans joie, il ne connaîtrait plus que les sourires menteurs de celles dont l'amour s'achète.

*

* *

Sortir de la vie, c'était s'éviter la honte qui couvre les vieillards, lâches devant les femmes. Le tout était d'en sortir sans bruit, sans scandale.

Ayant pris dans le tiroir à secret de son bahut gothique, un petit paquet soigneusement ficelé, il en sortit la seringue de Pravaz, la fiole où dormait le liquide libérateur qui lui permettrait tout à l'heure de sombrer dans le néant sans subir les affres de la mort. Il s'endormirait douce-

ment. Doucement il entrerait dans la nuit qui montait de la terre... Demain, on le trouverait endormi, apaisé pour toujours, un sourire sur les lèvres, parti dans un rêve, son dernier rêve de femme dont la dure réalité ne l'éveillerait pas. Il se serait évadé de la vie qui n'aurait pu, à l'instant de l'heure grave, avoir été méchante pour lui...

Méthodiquement il emplit la seringue et y fixa l'aiguille creuse, puis jeta un long regard aux choses qui lui étaient chères et qu'il avait réunies dans le cadre de ses heures heureuses. Son coeur se gonfla d'une tristesse indicible faite du regret de tout ce qu'il allait quitter pour faire son dernier grand voyage: celui dont on ne revient pas.

Comme à ceux qui vont mourir, sa vie, en tableaux rapides, lui passa devant les yeux. Il se revit enfant dans ce village de marins, près de Québec, où l'on chargeait de bois les voiliers norvégiens au bordage en damier noir et blanc.

*

* *

C'était la nuit: un peu de lumière diffuse s'accrochait aux flancs rebondis des vases de Chine, au creux des plats de cuivre de Syrie. Sur la table de travail, la glace était une tache grise sans reflet, comme ces lacs des Laurentides encaissés dans leurs sapins funéraires lorsque menace la pluie.

Se penchant sur le miroir, Jacques Labrie crut y voir une figure de femme. Il regarda longtemps l'image qui lui souriait... Il se rappe-

la: c'était l'Initiatrice, la Grande Amie qu'il n'avait pas tout à fait oubliée malgré les années. Il évoqua ses yeux de violette, ses lourds cheveux blonds, sa tendresse en quelque sorte maternelle, sa sollicitude inquiète et jalouse qui avait évité à son adolescence la souillure des contacts avilissants. Il l'avait tendrement aimée. Il lui avait été fidèle jusqu'au jour où, dans les fils d'or de sa chevelure, des fils d'argent étaient venus. Il se pencha un peu plus mais, comme autrefois les fées, la belle image se noya dans le brouillard dont la glace s'était recouverte.

*

* *

Mais une autre figure de femme apparut. Elle était courtaude et joviale, les manches de son caraco bravement retroussées sur ses bras

rouges qu'elle ouvrait pour l'étreinte vigoureuse, le baiser sonore. Il se rappela les petits plats que, cuisinière experte, elle savait faire; les gâteries qu'elle venait, en grand secret, la nuit, lui apporter dans sa chambre.

L'une après l'autre, en longue théorie, toutes les femmes qu'il avait aimées, ainsi surgirent du passé: Clair-de-Lune, petite fée rencontrée un soir au bal, délicieusement blonde et frêle dans sa robe bleu de ciel; Mirth, l'Américaine aux cheveux roux, qui avait voulu faire de lui un entretenu de fille publique; Antoinette, la petite amie d'enfance.

*

* *

Au loin, une tache blanche apparaissait dans la glace. Jacques Labrie sentit son coeur se ser-
rer: c'était le lit où avait agonisé sa mère. Dans

le halo de la veilleuse voilée, il apercevait la figure de cire auréolée de beaux cheveux roux. Il revécut l'instant des suprêmes recommandations:

—“Jacques, mon pauvre petit, je veux, avant de partir, obtenir de toi une promesse...”

Epuisé par l'effort, il se rappelait qu'elle avait pris un temps. De sa voix douce, déjà lointaine, elle avait continué:

“—Je connais ton pauvre coeur en révolte. Je ne peux te demander à toi, ce que je pourrais exiger de ton frère s'il était près de moi. Je connais tes idées et, depuis le matin, je prie Celui qui me recevra bientôt, de t'accorder la grâce d'en changer...”

La mourante avait les yeux clos et ses mains d'un mouvement continu et doux, ramenaient la couverture à son menton.

“—Il me semble que je partirais tranquille, si tu me promettais de ne pas faire de peine à Celle que tu aimeras. Je voudrais éviter par toi, à une autre, la peine qui m'a été faite...”

*

* *

Jacques Labrie avait longuement pleuré sa mère dont les traits avaient pris la majesté de la mort. Comme un tout petit enfant, le coeur soulevé de sanglots, il avait murmuré le nom de celle qui ne se remplace pas:

“—Maman, maman...”

*
* *

Alors qu'il était tout enfant elle l'avait "consacré au bleu". C'était un voeu de foi naïve dont il souriait aujourd'hui. Mais il en souriait doucement et en dépit de son scepticisme, jamais on ne l'avait vu qu'en complet bleu marine.

*

* *

Pendant quinze ans il était resté en admiration devant Celle qui avait été le grand amour de sa vie. Pendant quinze ans, sans effort, il avait tenu la promesse faite à la morte. Mais un jour, une fêlure, imperceptible d'abord, irréparable par la suite, s'était produite. Car il avait fait cette suprême folie, lui, Canadien d'ascendance normande, d'épouser une étrangère. Entre ces deux natures différentes, le heurt inévitable s'était produit et, de consentement mutuel, ils s'étaient séparés.

*

* *

Par un retour sur le présent, il songea à Petite Amie qui n'était pas venue, à Petite Amie qu'il ne reverrait jamais plus. Sa joliesse enfantine, son tout petit pied lui semblèrent lointains. Il eut un sourire à la pensée de son gros rire de bébé, à ses adorables élans spontanés qui la jetaient tout contre lui.

Il murmura:

“—Petite Amie, je te rends grâce des heures heureuses que grâce à toi j'ai vécues. Je te remercie de m'avoir donné ton coeur: je te comprends de me l'avoir repris...”

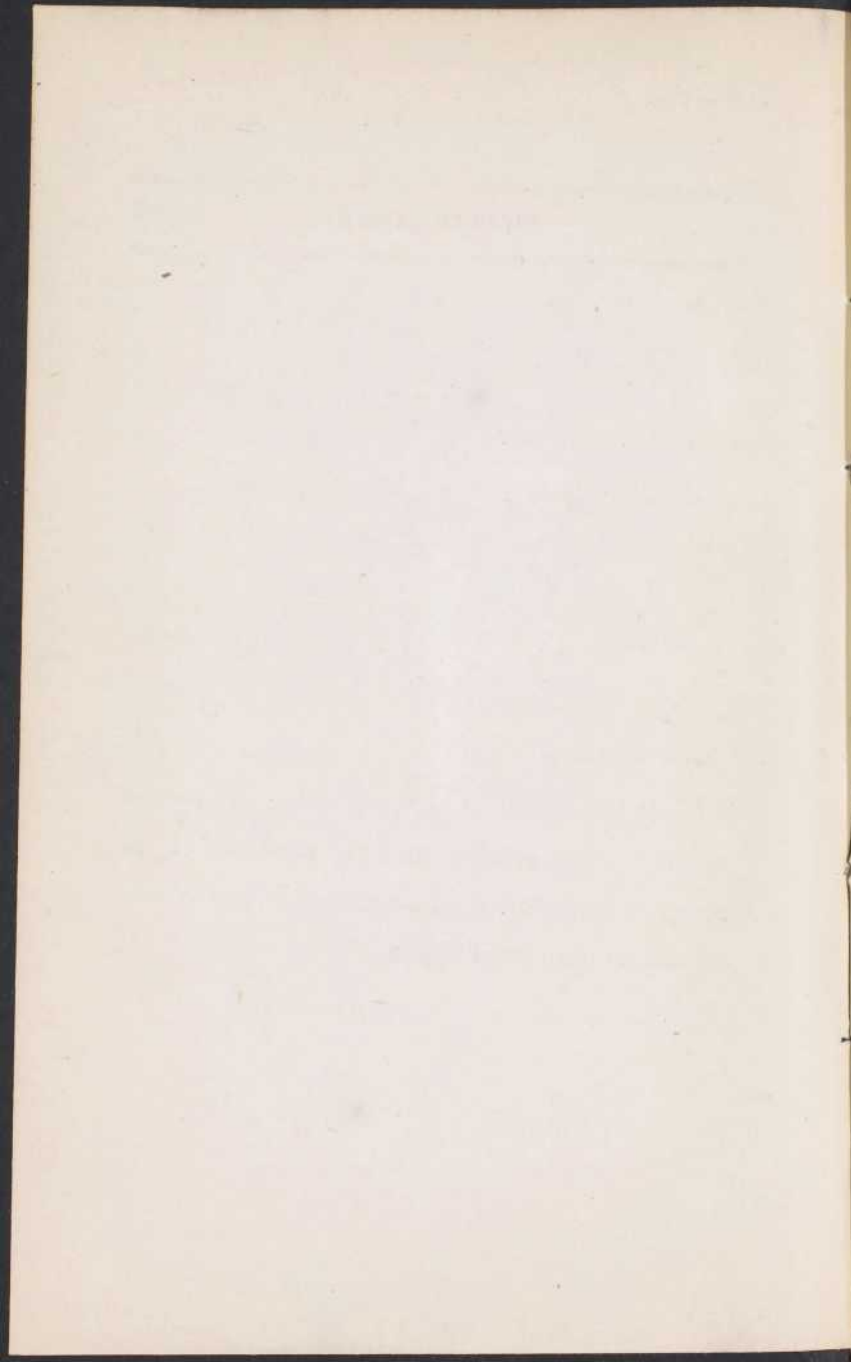


TABLE DES MATIÈRES

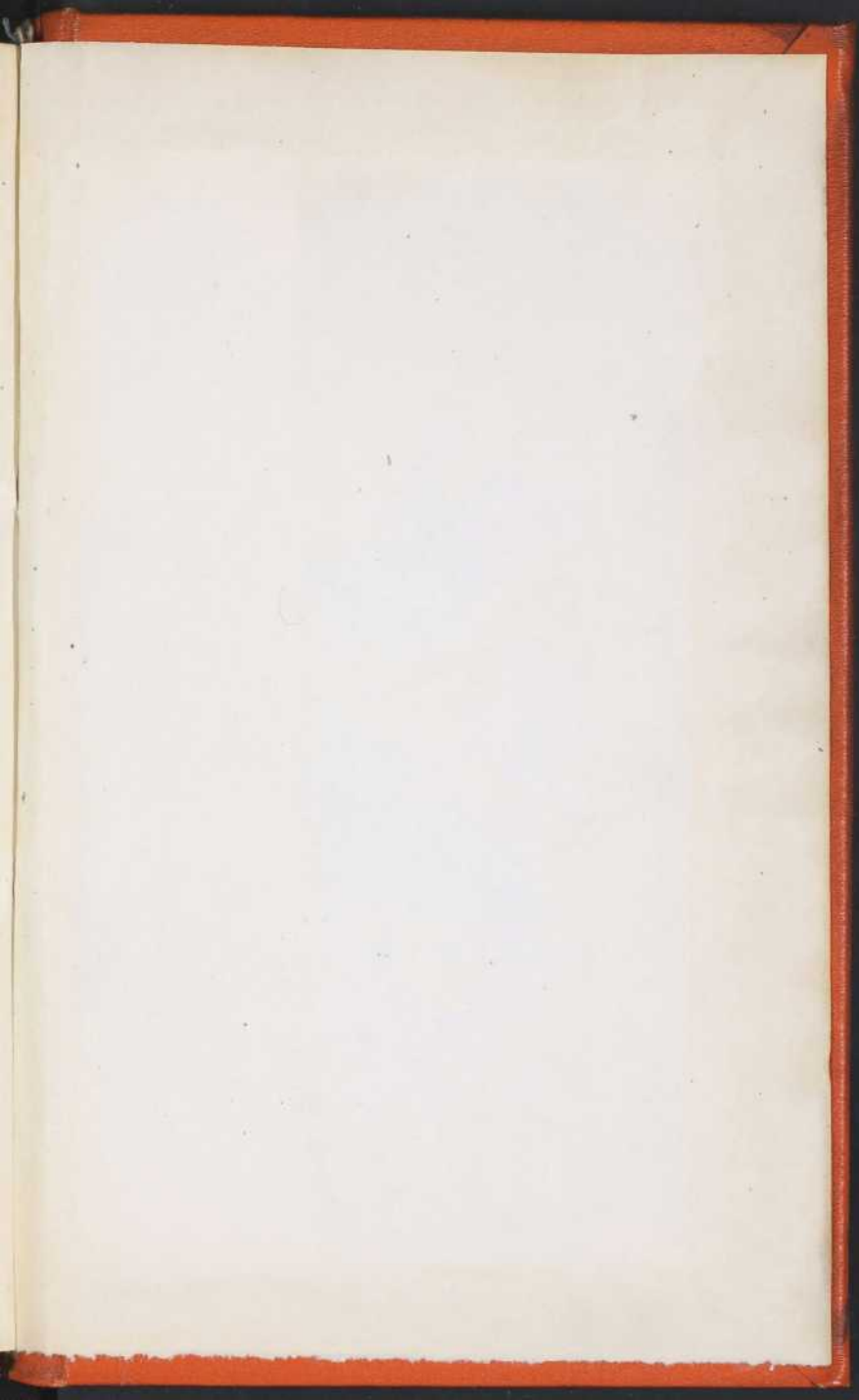
	Page
La dompteuse	9
Le blême	79
La promesse	135
Le remords	153
Trop tard	173
A la tombée du soir	191

24339









BNQ



000 415 651